

NUMÉRO SPÉCIAL HORS SÉRIE



MER EILLES DE NOS MUSÉES

LES PLUS BEAUX TRÉSORS DE LA
FRANCOPHONIE CANADIENNE



HISTOIRECANADA.CA ANNUEL 2022

HISTOIRE
CANADA

La Société Histoire Canada tisse des liens nouveaux et essentiels avec le Canada francophone grâce au projet Portage, une initiative visionnaire rendue possible grâce au généreux soutien de la



Fondation Molson

LES PARTENAIRES

Association québécoise pour l'enseignement
de l'univers social

Institut canadien de conservation

Le Projet de la pensée historique

MEM – Centre des mémoires montréalaises

Moments déterminants Canada

Musée de la civilisation

Musée Holocauste Montréal

Musée McCord

Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et
d'histoire de Montréal

Société des professeurs d'histoire du Québec

The Gregg Centre for the Study of War & Society

LES VOYAGEURS MOLSON

Mathieu Arsenault

Rémi Bertrand

Hans Boulay

Isabelle Chevrier

Joanne DeCosse

Maryse Denommée

Annick Desmarais

Stéphanie Didier

Mathieu Drouin

Julien Gagnon-Rouillard

Valérie Godbout

Valérie Lapointe-Gagnon

Rémi Lavoie

Claude-Sylvie Lemery

Robert Majewski

Joey Néron

Kevin Pélouquin

Catherine Poulin

Lise Proulx

Lynne Rodier

Lysiane Romain

Valérie Roussel

John Trivisonno

Dominique Trudeau

Anne-Gaëlle Weber

LES CONTRIBUTEURS

Archives de la Ville de Montréal
Bibliothèque de l'Assemblée
nationale du Québec

Boréalis

Centre national pour la vérité et la
réconciliation

Château Ramezay – Musée et site
historique de Montréal

Collections archéologiques de la
Ville de Québec

Écomusée du fier monde

Ingenium – Musées des sciences
et de l'innovation du Canada

Laboratoire d'histoire et de patri-
moine de Montréal

Le Monastère des Augustines

Le Musée de Saint-Boniface

Maison LePailleur

Maison Saint-Gabriel

Musée acadien de l'Université
de Moncton

Musée canadien de la guerre

Musée canadien de l'histoire

Musée de la Gaspésie

Musée de l'ingéniosité J. Armand
Bombardier

Musée des Hospitalières de
l'Hôtel-Dieu de Montréal

Musée des ondes Emile Berliner

Musée des Ursulines de
Trois-Rivières

Musée huron-wendat

Musée du Manitoba

Musée maritime du Québec

Musée national des beaux-arts
du Québec

Musée Pierre-Boucher

Musée québécois de l'agriculture
et de l'alimentation

Musée Royal 22^e Régiment

MUSO – Musée de société
des Deux-Rives

Musée du Témiscouata

Parcs Canada

Pôle culturel du Monastère
des Ursulines

POP Communications

Sainte-Marie-au-pays-des-Hurons

Site historique

Marguerite-Bourgeoys

Site historique national

de Paspébiac

Studio 109

The Rooms

Pierre Anctil

Raymond Bédard

Monique Benoit

René Binette

Lydia Bouchard

Joanne Burgess

Catherine Charlebois

Véronique Charlebois

Élisabeth Côté

Michèle Dagenais

Antonio Pierre de Almeida

Annick Deblois

Mélanie Deveault

Catherine Duquette

Yvan Émond

Magda Fahrni

Marie-Anne Gagnon

Lindsay Gibson

François Gignac

Christian Lagueux

Jean-Pierre Lagueux

Jonathan Lainey

Jean-François Leclerc

Josée Lefebvre

Francine Lelièvre

Karine Léonard Brouillet

Nicole O'Bomsawin

Laurie Pageau

Carla Peck

Louise Pothier

Denis Robitaille

Médéric Sioui

Bruno Paul Stenson

Hendrik Van Gijsegem

SOMMAIRE

4 COLLABORATEURS

6 DERRIÈRE LA VITRINE

Des objets fascinants,
des histoires inédites
par Magda Fahrni

8 50 MERVEILLES DE NOS MUSÉES

Les plus beaux trésors de la francophonie canadienne
par Annick Desmarais, Mathieu Drouin et Anne-Gaëlle Weber

44 DES VESTIGES LIVRENT LEURS SECRETS

L'archéologie du parlement de la province du Canada à Montréal
par François Gignac, Louise Pothier et Hendrik Van Gijsegem

50 LORSQUE LE MUSÉE FAIT PLACE AUX PERSPECTIVES AUTOCHTONES

Réfléchir à 12 000 ans d'histoire
par Jonathan Lainey

54 HISTOIRE ORALE : UN TRÉSOR MUSÉAL

La collection de témoignages du MEM – Centre des mémoires montréalaises
par Marie-Anne Gagnon

57 DU QUOTIDIEN AU MUSÉE

Doit-on sauvegarder des objets ordinaires?
par Lydia Bouchard

60 UNE MÉDAILLE AUX MULTIPLES FACETTES

Quand la science et la recherche lèvent des mystères
par Monique Benoit et Karine Léonard Brouillet

62 PRÉSERVER UN PATRIMOINE EN PÉRIL

Les musées au service de la mémoire des congrégations religieuses
par Denis Robitaille

66 AU CŒUR DE L'HISTOIRE

Rapprocher les Canadiens grâce au projet Portage
par Janet Walker et Brooke Campbell



COLLABORATEURS



Magda Fahrni

est professeure à l'Université du Québec à Montréal, où elle enseigne l'histoire des femmes, l'histoire de la famille et l'histoire du Québec et du Canada au 20^e siècle. Son livre *Household Politics: Montreal Families and Postwar Reconstruction* a reçu le prix Clio-Québec de la Société historique du Canada en 2006. Magda Fahrni travaille actuellement sur un nouveau livre sur le risque et les accidents à Montréal au tournant du 20^e siècle. Elle est membre du Groupe d'histoire de Montréal et elle dirige la collection *Études d'histoire du Québec* aux éditions McGill-Queen's.



Joanne Burgess

est professeure d'histoire urbaine, sociale et économique à l'Université du Québec à Montréal et joue un rôle actif au sein du programme des études muséales, aux cycles supérieurs. Ses récents projets de recherche examinent l'évolution de l'approvisionnement alimentaire à Montréal aux 19^e et 20^e siècles, ainsi que l'environnement commercial bâti du Vieux-Montréal victorien.



Monique Benoit

détient un baccalauréat en biologie de l'Université de Regina et une maîtrise en conservation des œuvres d'art (objets) de l'Université Queen's. Elle a restauré bijoux, monuments, sculptures, armes, et plus encore. À l'Institut canadien de conservation depuis 2016, elle se spécialise dans le traitement des métaux.



Lydia Bouchard

est conservatrice au Musée de la civilisation depuis 2011. Elle collabore à la programmation d'expositions et au développement des collections. Elle est détentrice de maîtrises en muséologie et en histoire de l'art et d'un baccalauréat en histoire.



Marie-Anne Gagnon

est historienne et conservatrice au MEM — Centre des mémoires montréalaises. Elle détient un baccalauréat de l'Université de Montréal et une maîtrise de l'Université Carleton.



François Gignac

a œuvré sur plusieurs chantiers archéologiques en Grèce et au Québec. Diplômé de l'Université de Montréal, il est expert en archéologie architecturale ainsi qu'en restauration et conservation du patrimoine bâti. Il a fait son entrée à Pointe-à-Callière en 2018, en tant que technicien en conservation.



Hendrik Van Gijsegem

pratique l'archéologie depuis 1995. Il a dirigé des projets de recherche au Québec et au Pérou. Il détient un baccalauréat et une maîtrise de l'Université de Montréal et un doctorat de l'Université de Californie, Santa Barbara. Il est chargé de projets en archéologie et histoire à Pointe-à-Callière depuis 2017.



Jonathan Lainey

est conservateur, Cultures autochtones, au Musée McCord depuis 2020. Il se consacre à l'histoire des objets et des collections à travers le temps. Fier membre de la Nation huronne-wendat de Wendake, il a étudié en anthropologie et en études autochtones. Il détient une maîtrise en histoire de l'Université Laval.



Karine Léonard Brouillet

travaille au Réseau canadien d'information sur le patrimoine et détient un doctorat en histoire de l'art de l'Université de Montréal. Son travail porte principalement sur la recherche dans le domaine des technologies patrimoniales, notamment la création, l'exposition et la conservation des œuvres d'art en ligne.



Louise Pothier

est conservatrice et archéologue en chef à Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal. Elle œuvre en interprétation du patrimoine depuis 30 ans. Elle dirige la collection « Archéologie du Québec », produite par Pointe-à-Callière en partenariat avec le ministère de la Culture et des Communications.



Denis Robitaille

est chargé de projet en patrimoine au monastère des Augustines de l'Hôpital général de Québec. En 2020, il recevait le prix d'excellence du Conseil du patrimoine religieux du Québec, catégorie professionnelle.

AUTEURS PROJET PORTAGE



Annick Desmarais

est candidate à la maîtrise en histoire à l'UQAM, où elle étudie les représentations de la belle-mère dans le Québec franco-catholique de 1856 à 1959. Elle est récipiendaire de la bourse d'études supérieures du Conseil de recherches en sciences humaines.



Mathieu Drouin

est titulaire d'une maîtrise en histoire de l'Université Laval. Il a publié plusieurs articles sur l'histoire canadienne-française et l'histoire des religions. Il évolue présentement comme chargé de développement pour les Rendez-vous d'histoire de Québec.



Anne-Gaëlle Weber

est docteure en histoire médiévale, rédactrice, et conférencière. Correspondante au Canada pour les éditions Scriptis à Neuchâtel, elle intervient également auprès de l'Institut de la recherche en sciences humaines de l'Université ShanghaiTech, à titre d'experte de la culture française.

HISTOIRE CANADA

HISTOIRECANADA.CA

CANADA

Présidente et directrice générale Janet Walker

Rédacteur en chef Mark Collin Reid	Éditrice Melony Ward	Directrice des programmes par intérim Brooke Campbell
Rédactrice en chef invitée Magda Fahrni	Directrice des finances et de l'administration Patricia Gerow	Adjointe à la présidente et directrice générale Louise Humeniuk
Conseillère spéciale Joanne Burgess	Associée principale aux dons Olya Vrublevsky	Révisseur Sophie Gaulin
Directeur artistique James Gillespie	Directrice de la diffusion et du marketing Danielle Chartier	Traductrice Marie-Catherine Gagné
Directeurs artistiques adjoints Matthew Schellenberg Andrew Workman	Directrice pour le site Web Tanja Hütter	Coordonnatrice à la mobilisation communautaire Kylie Nicolajsen
Coordonnateur au contenu Jean-Philippe Proulx	Directrice des programmes Joanna Dawson	Boursière Nobleman Julia Richards
Rédactrice principale Kate Jaimet		Stagiaire à la gestion du contenu Web Aaron McKay
Rédacteur adjoint Phil Koch		

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sasha Mullally, <i>présidente</i>	Edward Kennedy	Natasha Pashak
Bill Caulfeild-Browne	Michèle Leduc	Carla Peck
Tim Cook	Bruce MacLellan, <i>vice-président</i>	Michael Rea, <i>ancien président</i>
Magda Fahrni	Sandra E. Martin	

CONSEIL CONSULTATIF NATIONAL

E. James Arnett	Elsa Franklin	Don Newman
A. Charles Baillie	Richard Frost	Richard W. Pound
J. Douglas Barrington	Charlotte Gray	H. Sanford Riley
W. John Bennett	Gillian Manning	Jane Urquhart
Mark S. Bonham	Ry Moran	Greg Wong

SOCIÉTÉ HISTOIRE CANADA
Bryce Hall Rez-de-chaussée, 515, avenue Portage
Winnipeg (Manitoba) R3B 2E9
Téléphone sans frais : 1.844.852.7377
info@HistoireCanada.ca
©2022 La Société Histoire Canada.
Tous droits réservés. 1^{re} édition. Imprimé au Canada.



Le générique masculin est utilisé dans cette publication dans l'unique but d'en alléger la forme et d'en faciliter la lecture.

DERRIÈRE LA VITRINE

Des objets fascinants, des histoires inédites

par Magda Fahrni

Quelles histoires sont évoquées par la petite mallette en vélin de Marguerite Bourgeoys, cette femme française laïque âgée d'une trentaine d'années lorsqu'elle est arrivée à Ville-Marie en 1653 pour enseigner aux filles des colons français et aux jeunes filles autochtones?

Combien de gens ont pu entendre la musique émanant de ce violon fabriqué à Londres au tournant du 19^e siècle et utilisé par quatre générations d'une famille métisse établie à Saint-Boniface, dans la colonie de la rivière Rouge? Comment imaginer l'hiver dans le Québec rural sans le fameux Ski-Dog, devenu en raison d'une erreur d'impression le Ski-Doo, cette motoneige pionnière fabriquée par l'entreprise de Joseph-Armand Bombardier à Valcourt en 1959? Ces trois objets sont on ne peut plus différents les uns des autres, mais chacun, à leur façon, évoque une époque et un lieu intégraux à l'histoire des communautés francophones du Québec et du Canada. Et ce ne sont que trois des cinquante objets — merveilleux, comme l'indique le titre de ce dossier — présentés dans ce numéro spécial hors-série.

Aborder l'histoire des francophonies québécoise et canadienne à partir d'objets de musée représente un beau défi. Les collaborateurs et collaboratrices de ce numéro spécial cherchent non seulement à décrire ces objets choisis avec soin par les conservateurs et conservatrices de musée, mais à resituer ces objets dans leur contexte historique et à évoquer la signification que nous pourrions leur donner, une signification parfois contestée, voire plurielle. Un simple sifflet d'usine devient beaucoup plus évocateur lorsqu'on sait que, pendant des décennies, des générations successives de contremaîtres l'ont sonné pour annoncer le début de la journée de travail des ouvriers et ouvrières de la manufacture *Montreal Cotton* de Salaberry-de-Vallyfield. Ce tonneau en bois à l'apparence banale n'a rien pour attirer le regard des lecteurs ou des lectrices. Mais lorsqu'on apprend que ce tonneau est un pressoir à morue conservé au site historique national de Paspébiac, véritable plaque tournante du commerce international de la morue aux 18^e et 19^e siècles, et qu'on se rend compte que ce tonneau et ses semblables voyageaient entre la Gaspésie, les provinces maritimes, l'Europe et les Antilles, on prend conscience de son importance historique, tant concrète que symbolique.

Des centaines d'objets proposés par des douzaines de musées, l'équipe du magazine a dû en choisir cinquante. Ces choix, qui se sont avérés déchirants, ont été guidés par le désir de voir mis en valeur dans ce numéro des objets qui représentent différentes époques, des premiers contacts entre Autochtones et Européens jusqu'à la fin du 20^e siècle. L'équipe du magazine souhaitait voir dans les pages de ce numéro spécial des objets qui témoignent de l'histoire du Québec et de ceux et celles qui y ont habité, mais aussi de l'histoire des Acadiens ou celle des Métis. Des objets bien connus — pensons, par exemple, à l'astrolabe attribué à Samuel de Champlain, fabriqué en 1603 — côtoient des objets méconnus du grand public, tel ce berceau de l'époque de la Nouvelle-France, fabriqué en bois de pin et en merisier et décoré de fleurs peintes par des membres de la communauté mohawk de Kahnawà:ke. Nous découvrons dans ces pages des objets qui représentent, parfois de manière surprenante, la vie politique, tel ce service à vaisselle décoré de la fleur de lys, conçu en 1947 pour le Café du Parlement, à Québec. Nous y trouvons également des objets associés à la vie quotidienne, voire la vie intime, dont un bel exemple est cette câline portée par une femme acadienne avant la déportation de 1755.

Depuis longtemps, les historiens et les historiennes universitaires ont tendance à privilégier dans le cadre de leurs recherches des sources écrites : la correspondance officielle et familiale, les journaux intimes, des traités militaires et politiques, des publications gouvernementales. Un certain nombre de chercheurs et de chercheuses se spécialisent plutôt dans l'analyse des sources iconographiques : des tableaux, des photographies ou des publicités. Enfin, un petit nombre d'historiens et d'historiennes se sont initiés à l'analyse de la culture matérielle, souvent l'apanage des historiens de l'art, des muséologues, des archéologues ou des anthropologues. Une collaboration fructueuse entre muséologues et chercheurs et chercheuses en histoire est justement ce qui a rendu possible la production de ce numéro hors-série.

Si les cinquante objets que l'on trouve dans ces pages sont de natures diverses, les trente-sept musées et lieux de conservation qui les hébergent entre leurs murs sont diversifiés, eux aussi. Du Château Ramezay au Musée de Saint-Boniface, du

Musée de la Gaspésie au Musée des Ondes Émile Berliner, ce sont des institutions ayant différents mandats et différents publics, qui ont acquis ces objets et les collections dont ils proviennent dans le courant des dernières décennies, voire des derniers siècles. Ce sont parfois des dons de particuliers — de résidents de longue date d'une région, de passionnés de l'histoire locale, de collectionneurs ou d'antiquaires. Parfois, ce sont les objets acquis et conservés par une collectivité, tel le Royal 22^e Régiment, dont la collection se trouve au Musée Royal 22^e Régiment à Québec, ou encore les congrégations religieuses féminines dont les biens sont mis en valeur au Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal ou au Monastère des Augustines à Québec.

Depuis plusieurs décennies, les musées nord-américains s'interrogent sur la provenance de leurs collections d'objets autochtones et sur la manière dont ces objets (des artefacts, des tableaux, des photographies, même des parties du corps humain) ont été acquis. Comme d'autres institutions à travers le pays, le Musée McCord, à Montréal, est engagé dans un processus de décolonisation de ses pratiques. Comme l'explique le conservateur Jonathan Lainey dans son texte publié

dans ce numéro spécial, le Musée McCord travaille activement à faire une plus grande place « aux voix et perspectives autochtones ». Tant dans la conservation que dans la mise en valeur de la culture matérielle des Premiers Peuples, le Musée McCord est convaincu de l'importance « de respecter les protocoles et préoccupations des communautés d'origine ». En cela, il mise sur la collaboration avec des communautés autochtones et la co-construction des savoirs et du savoir-faire.

Les objets historiques sont, comme le fait remarquer l'historienne de l'art Ruth Phillips, des « témoins » du passé. Même sortis de leur contexte de production et de manipulation, entreposés dans des institutions et étalés derrière des vitrines, ils nous parlent, évoquant des histoires grandes et petites, nationales et familiales. Nous espérons que ces objets — et leurs histoires — sauront vous intriguer, vous informer et peut-être même vous émouvoir.

Magda Jabrui

Rédactrice en chef invitée

MONTREAL CAPITALE
L'encyclopédie visuelle de l'histoire archéologique du Montréal historique
(et du développement de la province du Québec)

« Qui s'en souvient, aujourd'hui ? Et pourtant ! Montréal, de 1844 à 1849, fut bel et bien la capitale du Canada, ou, plus justement, de la « province du Canada », ainsi qu'en avait décidé le gouvernement britannique pour sa colonie. »

**COUP DE CŒUR!
NOS COLLECTIONS
S'EXPOSENT**
DÈS LE 24 FÉVRIER 2022

★ Procurez-vous ce beau-livre en librairie et au Musée

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

POINTE-À-CALLIÈRE
Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal

30 ANS D'HISTOIRES
Montréal

50

MERVEILLES DE NOS MUSÉES

Les plus beaux trésors de la francophonie canadienne
par Annick Desmarais, Mathieu Drouin et Anne-Gaëlle Weber

L'idée de publier un magazine consacré aux trésors et aux objets rares conservés par les musées est née en plein confinement, il y a plus d'un an, alors que la plupart des musées et des sites historiques étaient fermés au grand public. Cette privation nous a fait réaliser à quel point ces lieux occupaient une place importante dans nos vies et nous manquaient collectivement. En publiant ce numéro hors-série, nous voulions réaffirmer notre soutien à ces institutions dont la mission éducative et communautaire est vitale dans notre société.

Nous avons donc donné vie au projet en invitant les musées de la francophonie canadienne à participer à cette belle aventure. Tous les musées ont été sollicités, les petits comme les grands. La prémisse de départ était simple : leur demander d'explorer leurs collections afin de sélectionner quelques objets qui font leur fierté et qu'ils aimeraient faire connaître à nos lecteurs. L'exercice a donné des résultats

étonnants et éclectiques.

Dans les pages qui suivent, vous découvrirez un véritable cabinet des curiosités qui rassemble 50 objets. De beaux objets, bien sûr, mais surtout, des témoins de notre histoire qui racontent des étapes marquantes de la vie des différentes communautés francophones de notre pays. Quelques-uns ont une très grande valeur patrimoniale et sont déjà bien connus du grand public. D'autres sortent de l'ombre, en quelque sorte, et vous feront découvrir des pans intéressants de notre histoire.

Nous espérons que la lecture des prochaines pages mettra en lumière l'importance de conserver, de restaurer et de mettre en valeur les objets qui ont marqué notre passé et qui le racontent. Nous faisons aussi le vœu que ce moment d'immersion dans notre histoire, au contact de ces 50 merveilles, vous donne le goût d'aller à la rencontre de notre patrimoine en visitant les musées qui vous entourent.

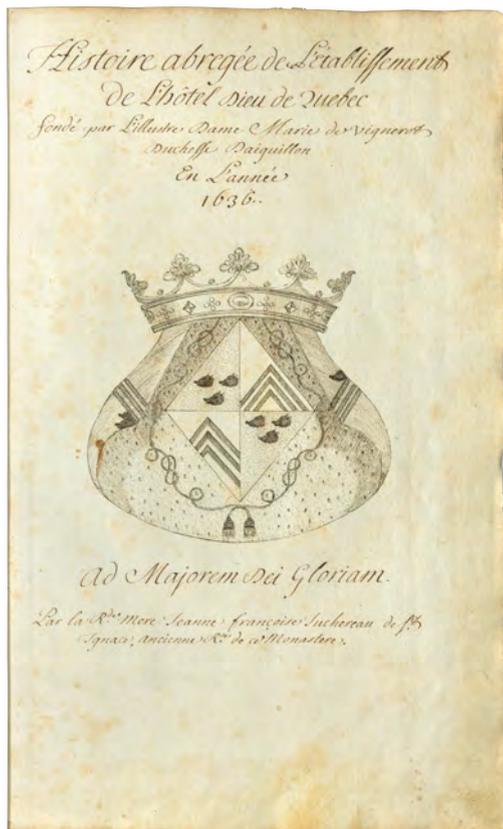


POINTES DE FLÈCHES

Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal

Ces pointes de projectiles triangulaires du type Madison sont des outils en pierre taillée probablement utilisées pour la chasse et à l'occasion pour la guerre. Elles sont composées de quartzite rosé et couvertes de négatifs bifaciaux. Selon les archéologues, elles sont typiques de la fin de la période paléohistorique et de la période du Contact. Elles auraient probablement été utilisées jusqu'au cours des premières décennies du 17^e siècle. Les Premières Nations occupaient le continent nord-américain plusieurs millénaires avant les Européens. Sur l'île de Montréal par exemple, Jacques Cartier rencontre en 1535 les Iroquoiens du Saint-Laurent dans un village nommé Hochelaga. Lorsque Samuel de Champlain explore la région au début du 17^e siècle, le village avait disparu mais l'île continuait d'être fréquentée par d'autres

groupes autochtones. Des indices archéologiques et ethno-historiques pointent vers l'idée d'une occupation biculturelle de la pointe à Callière au début du 17^e siècle, alors nommée Place Royale par Champlain. Ce lieu favorable et visible du fleuve était idéal pour le commerce des pelleteries. Plusieurs récentes découvertes, dont ces pointes de flèche en 2015, permettent de mettre en lumière des traces de ces rencontres et de la présence à la fois autochtone et européenne. Même après la fondation de Ville-Marie en 1642, les Autochtones ont poursuivi leurs visites sur l'île, le fort de la pointe à Callière étant devenu un centre diplomatique et commercial. Les Anishinabeg viendront par exemple s'y installer pour de courts séjours, tandis que des Hurons-Wendats s'y réfugieront pour plus ou moins longtemps.



ANNALES DU MONASTÈRE DE L'HÔTEL-DIEU DE QUÉBEC

Le Monastère des Augustines

En 1639, trois Augustines fondent l'Hôtel-Dieu de Québec, le premier hôpital du Canada, afin de soigner les habitants de la Nouvelle-France et d'évangéliser les Autochtones. Afin de préserver la mémoire de la congrégation, les grands événements survenus à l'Hôtel-Dieu et ailleurs au Canada sont consignés dans les Annales.

Le premier tome des Annales des Augustines a été rédigé non pas annuellement, mais sur une période de six années, entre 1716 et 1722. Quelque 80 ans d'histoire ont été racontés par une ancienne supérieure, Jeanne Françoise Juchereau de la Ferté de Saint-Ignace, alors alitée et affaiblie, à Marie-Andrée Regnard Duplessis de Sainte-Hélène, qui les a mis par écrit.

Les autres entrées des annales ont été rédigées chaque année de 1755 à 1774, puis à partir de 1877.

Ce récit mémoriel est d'une importance capitale non seulement pour l'histoire du premier hôpital au Canada, mais aussi pour l'histoire du pays. De grands enjeux de l'époque — guerres, épidémies, querelles religieuses, etc. — sont ainsi décrits. Les Annales sont parfois l'une des seules sources d'information sur certains événements. En outre, il s'agit probablement du premier livre à avoir été écrit par une femme née en sol canadien.

Ce document offre également des indices sur le caractère essentiel des congrégations religieuses féminines dans toute l'histoire du Canada francophone. Une grande partie des services sociaux — hôpitaux, écoles, aide aux pauvres, aux orphelins, aux filles-mères, etc. — ont été assurés par ces religieuses.

Les Augustines ont fondé une douzaine d'hôpitaux au Canada, jetant les bases du système de santé actuel au Québec et alimentant l'essor économique des régions où elles ont œuvré. Après plus de 375 ans, elles poursuivent leur mission dans plusieurs régions du Québec.

HARPON DE PÊCHEUR BASQUE

The Rooms

Ce harpon a été trouvé à Schooner Cove, près de l'ancienne base maritime de Red Bay dans le sud du Labrador. Celle-ci était occupée par des pêcheurs venus du Pays basque, une région chevauchant la frontière franco-espagnole. Fondée vers 1530, il s'agit du plus ancien témoignage archéologique de station baleinière préindustrielle, inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2013.

Au 16^e siècle, les baleines se raréfient le long des côtes européennes et les marins basques naviguent de plus en plus loin

vers l'ouest pour trouver ce « poisson à lard » particulièrement rentable. Très lucrative, son huile se vend essentiellement à des fins d'éclairage.

Aussitôt que les chasseurs remarquaient une proie, ils embarquaient sur une chaloupe pour s'en approcher. Là, ils plantaient profondément un premier harpon dans la cible. Ce harpon était relié à une traîne afin de ralentir et d'épuiser la bête. L'équipage poursuivait alors l'animal blessé pour lui jeter des lances dès qu'elle émergeait pour respirer.



ASTROLABE

Musée canadien de l'histoire

Cet astrolabe daté de 1603 est habituellement attribué à Samuel de Champlain. Il aurait été découvert en 1867 près de la rivière des Outaouais. Cet instrument de navigation permet de préciser la localisation de l'observateur en fonction de la position du soleil, de la lune et des étoiles.

Champlain, explorateur et cartographe français, a certainement possédé un tel objet pour accomplir la traversée de l'Atlantique lorsqu'il a été désigné par le roi de France pour trouver un passage en direction de l'ouest qui conduirait vers la Chine et les Indes. Il effectue ainsi 12 voyages en Amérique du Nord (1603-1635), au cours desquels il explore la côte Nord-Est du Canada ainsi que le fleuve Saint-Laurent. Il cartographie certainement les lieux à l'aide d'un astrolabe tel que celui-ci.

Lors de son troisième voyage en 1608, il fonde la colonie de Québec qui devient le premier établissement français permanent d'Amérique du Nord, à

l'emplacement qui abritait du temps de Jacques Cartier, l'ancien village de Stadaconé et d'où les habitants iroquoiens ont disparu, en raison d'épidémies, de guerres, de mauvaises récoltes et donc de déménagements, selon des recherches récentes.

Après prospection, Champlain déduit que ce site est le plus propice pour établir la colonie.

En effet, l'endroit bénéficie de la proximité des voies commerciales de la traite des fourrures. Or le premier objectif de la fondation est économique : il s'agit de disposer d'un comptoir. Ensuite, le promontoire du cap Diamant facilite la défense du périmètre puisqu'il permet de surveiller les déplacements sur le Saint-Laurent. Enfin, Champlain comprend que l'endroit recèle un certain potentiel agricole (sols fertiles et climat relativement clément) qui lui permettra d'approvisionner les colons.





MALLETTE DE VOYAGE DE MARGUERITE BOURGEOYS

Site historique Marguerite-Bourgeoys

Cette mallette de voyage en vélin appartenait à Marguerite Bourgeoys. C'est un objet qui témoigne de la simplicité des voyageurs au 17^e siècle, et surtout, un des rares biens conservés associés à cette grande pionnière de la Nouvelle-France et figure-clé de l'histoire canadienne. À la demande de Paul de Chomedey de Maisonneuve, Marguerite, jeune enseignante laïque formée à la prière et à l'enseignement en tant que membre externe de la Congrégation Notre-Dame à Troyes, traverse l'Atlantique en 1653, pour se consacrer à l'instruction des enfants français et autochtones.

Cette petite valise est à l'image de la sobriété de son œuvre phare consacrée à l'éducation gratuite, dont la première école logeait dans une humble étable en pierre. Ses nombreux projets, dont celui de la fondation de la Congrégation de Notre-Dame à Montréal, première communauté religieuse féminine non cloîtrée en Amérique du Nord, l'amènent à affronter à sept reprises la périlleuse traversée de l'Atlantique, accompagnée de sa mallette qui contenait autant ses effets personnels que ses documents essentiels.

En plus de l'éducation aux enfants, sa communauté religieuse offrait des ateliers de travaux pratiques pour les femmes de toutes conditions, des missions ambulantes et, entre 1663 et 1673, accueillait les Filles du Roy qui débarquaient à Montréal. Marguerite et ses compagnes offraient à ces jeunes femmes, orphelines pour la majorité et dotées par Louis XIV, l'hospitalité et les initiaient à leur nouveau rôle de trouver un mari et de fonder un foyer.

NAVETTE À ENCENS

Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal

La navette à encens est un objet religieux utilisé pour transporter l'encens jusqu'à l'encensoir lors des célébrations religieuses, notamment la messe. Cette navette à encens a été découverte en 2014 sur le site du Fort de Ville-Marie, premier établissement français sur l'île de Montréal. Le Fort était bâti sur une pointe, aujourd'hui Pointe-à-Callière, à l'embouchure de la petite rivière Saint-Pierre et du fleuve Saint-Laurent. En 1642, Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve et Jeanne Mance, accompagnés de quelque 50 pionniers, fondent dans un objectif missionnaire l'établissement de Ville-Marie au nom de la Société de Notre-Dame de Montréal.

Une messe est célébrée et l'établissement est alors dédié à la Vierge Marie. Le Fort héberge le groupe qui vit des débuts éprouvants face aux Iroquois qui s'opposent à leur arrivée.

Pour se protéger, des fortifications entourent le lieu qui se compose de maisons, d'une chapelle, d'un hôpital et d'un bâtiment principal en bois.

Il est très probable que cet artefact ait été utilisé dans la chapelle à l'époque du fort. Cette navette à encens a été fabriquée à La Chapelle-des-Pots, une commune du sud-ouest de la France, un village où des potiers œuvrent depuis plus de huit siècles. L'objet a la forme d'une barque semi-pontée. Il est en terre cuite commune vernissée de la Saintonge. Ce matériau décoré aux oxydes colorés est rare dans la collection du Fort de Ville-Marie. Ce type de céramique, qui est de qualité supérieure, exige des procédés de fabrication élaborés. La navette à encens a été cassée en de nombreux morceaux, comme l'indique le petit format des tessons trouvés.



BAGUE DE JÉSUISTE

Sainte-Marie-au-pays-des-Hurons

Cette bague de jésuite en laiton du 17^e siècle, reprenant le motif du Sacré-Cœur de Jésus, a été retrouvée sur le site de Chew en Huronie, aujourd'hui en Ontario. Ce type d'anneau a été découvert sur la plupart des lieux de contacts entre les Jésuites et les Autochtones (missions, postes militaires frontaliers, comptoirs de traite de fourrure), sur un vaste territoire s'étendant de la région des Grands Lacs jusqu'à la vallée du Mississippi.

Les petits objets métalliques tels que cette bague servaient habituellement aux transactions avec les



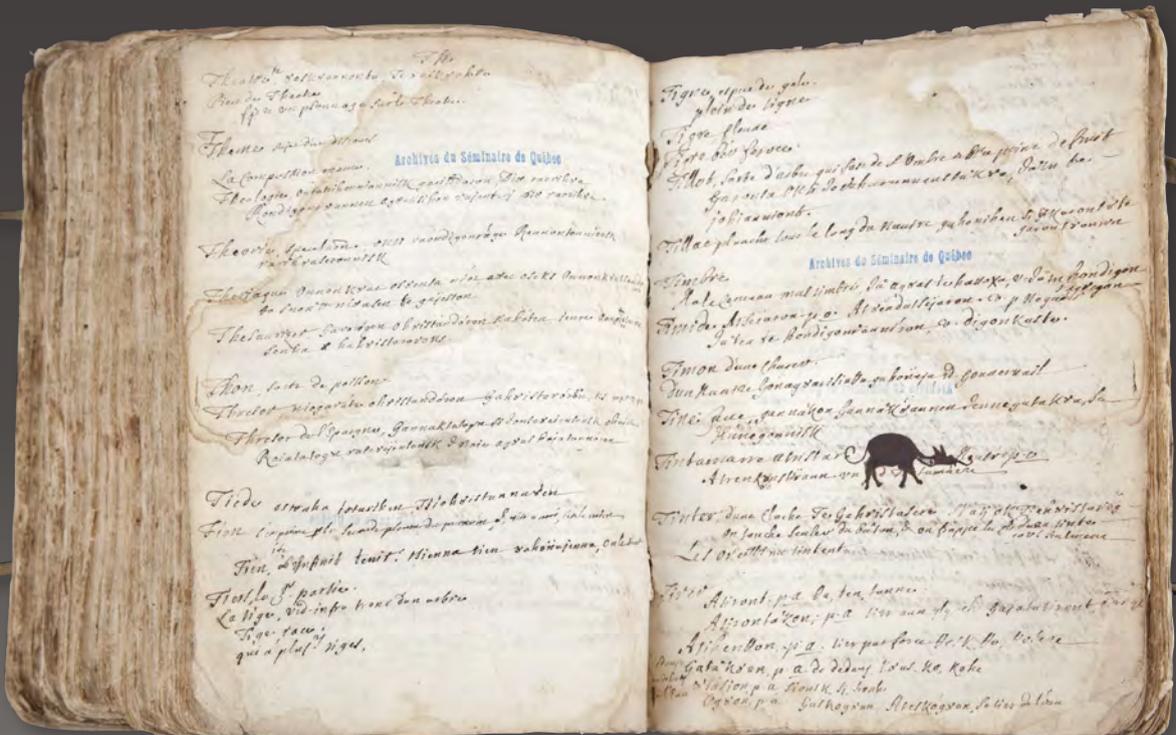
Autochtones afin de sceller une négociation économique ou une alliance diplomatique. Dans la culture orale des Autochtones, le don est en effet un moyen de matérialiser la parole prononcée. Pragmatiques, les Jésuites ornaient parfois ces instruments de symboles religieux, semblables à ce motif du Sacré-Cœur de Jésus, une image qui soutenait les exercices de dévotion catholique. Aussi l'objet se muait-il simultanément en un objet de commerce, de diplomatie, d'évangélisation et de piété.

DICTIONNAIRE EN LANGUE IROQUOISE

Musée de la civilisation

Ce dictionnaire en langue autochtone mohawk (iroquois) a été conçu par des pères jésuites vers 1660. Il fait l'inventaire des mots du quotidien, par entrées alphabétiquement ordonnées, du français vers l'iroquois. Il s'agit d'un témoignage particulièrement précieux de l'activité d'évangélisation développée, entre autres, par le père Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, fondateur de la mission de Notre-Dame-de-Lorette (1673-1697), près de Québec. Ce spécialiste de la langue huronne-wendat a vécu pendant plus de 50 ans auprès des Autochtones dans le but de les convertir au christianisme.

Il s'agit d'un objet qui représente la volonté des missionnaires de la Compagnie de Jésus (présents en Nouvelle-France dès le début du 17^e siècle) de réaliser une conversion en profondeur des Autochtones. Le baptême seul ne suffisait pas, les missionnaires briguent une transformation des comportements quotidiens, la seule qui, selon eux, soit à même d'offrir le Salut de l'âme. Or ce changement passe par une compréhension linguistique mutuelle entre Français et Autochtones, un besoin auquel ce dictionnaire devait en partie répondre. Il contribue aujourd'hui à la préservation de la langue iroquoise de l'époque.



EN HAUT : SAINTE-MARIE-AU-PAYS-DES-HURONS (MIDLAND) 20013.033. COURTOISIE DES PARCS HISTORIQUES DE LA HURONIE
EN BAS : MUSÉE DE LA CIVILISATION, FONDIS D'ARCHIVES DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC. PHOTOGRAPHIE : IUC-ANTOINE COLUCCI, 1958



PAREMENT D'AUTEL DIT DE LA NATIVITÉ

Le Pôle culturel du Monastère des Ursulines

Les Ursulines fondent la première école pour filles en Nouvelle-France en 1639. Dès leur arrivée, l'art et l'artisanat font partie intégrante de la vie des religieuses. Elles les pratiquent tant pour le loisir, pour des raisons religieuses, que pour diversifier les revenus de la congrégation.

Le monastère des Ursulines de Québec a été un lieu important de production artistique dès le 17^e siècle. La diversité des pratiques – broderie, peinture, dentelle, musique, dessin, photographie, dorure, ouvrages de cheveux ou de papier, confection de paniers d'écorce et bien d'autres – démontre l'importance qu'attachaient les Ursulines tant à l'art lui-même qu'à l'épanouissement individuel et collectif de ses membres.

L'époustouffant parement d'autel ci-dessus (daté de la seconde moitié du 17^e siècle), d'une largeur de 2,60 mètres,

est tapissé de fils métalliques (or et argent) et orné de fleurs réalisées en peinture à l'aiguille, une technique complexe. Le médaillon central peint est entouré d'un rembourrage de lin lui-même orné de broderie. L'ensemble des matériaux de broderie devait être importé de France, à l'époque.

L'artiste, Marie Lemaire dite des Anges, et son atelier ont produit des dizaines d'œuvres liturgiques brodées. La présence de mère des Anges a entraîné une professionnalisation de la broderie chez les Ursulines et a pavé la voie au reste de la riche histoire artistique de la congrégation.

Les élèves ont naturellement tiré profit de cette abondance artistique – particulièrement aux 19^e et 20^e siècles. L'art était enseigné aux jeunes filles sous diverses formes, et nombre d'élèves ont développé de remarquables talents grâce aux Ursulines.



CLOCHE SAINT-JEAN DE LOUISBOURG

Château Ramezay - Musée et site historique de Montréal

La Saint-Jean est l'une des trois cloches offertes en 1735 par le roi de France Louis XV pour la chapelle de la forteresse de Louisbourg. Ce port avait été fondé en 1713 sur l'île Royale (aujourd'hui île du Cap-Breton, en Nouvelle-Écosse) afin de défendre le passage vers la Nouvelle-France par l'estuaire du Saint-Laurent. La citadelle, capable d'abriter une garnison de 800 hommes et jusqu'à 148 canons, est établie sur une légère proéminence de la presqu'île selon les dessins du Maréchal de Vauban, ingénieur militaire en chef du roi Louis XIV.

En plus de constituer un avantage militaire indiscutable, ce port prospère de pêche à la morue, dernier port libre des glaces en toute saison, avant-poste des pêcheurs de Terre-Neuve, revêt une importance cruciale dans le maintien du lien avec la France, d'autant qu'il permet aussi de faire escale vers les Antilles. Sa centralité dans la géopolitique nord-américaine est telle que sa prise par les Britanniques en 1758 marque le début de la fin de la domination française en Amérique du Nord.



CÂLINE

Musée acadien de l'Université de Moncton

Cette câline parée de deux pointes et ornée de tissu fleuri rouge témoigne de la mode acadienne traditionnelle. Elle recouvre à la fois la tête et les oreilles. Le plus souvent, les câlines sont constituées de toiles de coton peintes ou imprimées ou bien de lainages fins recouverts de rubans. Les Acadiennes disposaient de deux coiffes : la câline de couleur était généralement réservée à la semaine et la câline blanche, au dimanche pour se rendre à l'église.

Les Acadiens, provenant originellement des régions du littoral atlantique français, implantent une première colonie sur l'île Sainte-Croix, dès 1604 (à la frontière des actuels Maine et Nouveau-Brunswick) puis développent plusieurs établissements permanents le long de la côte (notamment en Nouvelle-Écosse).

Cependant, au lendemain du Traité d'Utrecht en 1713, l'Acadie est définitivement cédée aux Britanniques. Lorsqu'en 1755, le fort français de Beauséjour (sur l'isthme de Chignectou) tombe entre les mains de ces derniers, le gouverneur britannique Charles Lawrence craint que les Acadiens représentent un danger. Il exige donc d'eux un serment d'allégeance, ce qu'ils refusent catégoriquement. Lawrence



les fait enfermer et ordonne leur déportation immédiate.

Certains immigrants, venus de Nouvelle-Angleterre et convoitant les terres acadiennes, soutiennent le gouverneur. L'un d'entre eux, Charles Morris, organise l'encercllement des églises acadiennes un dimanche matin, la capture des hommes, l'incendie des maisons et l'expulsion, sous la menace des baïonnettes, de plus d'un millier d'Acadiens. Parfois séparés de leur famille, les uns sont embarqués vers la Caroline du Sud, la Géorgie ou la Pennsylvanie, tandis que les autres parviennent à s'enfuir vers la Nouvelle-France ou encore vers la France.

Sur toute la durée de la déportation (1755-1763), le nombre d'Acadiens arrachés ainsi à leur terre est estimé à environ 10 000. Une bonne partie d'entre eux trouve la mort à bord des navires qui les exilent. En outre, les colonies anglaises qui devaient les accueillir n'ont pas été prévenues de leur arrivée, ce qui oblige les déportés à poursuivre leur errance. Celle-ci s'achèvera, pour nombre d'entre eux, en Louisiane où ils développent la culture cajun.

DRAPEAU DE L'INFANTRIE FRANÇAISE

Parcs Canada

À la fin du Régime français, chaque bataillon et régiment portait son drapeau respectif, carré de taffetas d'environ 162 cm de côté, en deux exemplaires. Bien que de nombreuses couleurs les distinguent, la couleur blanche, symbole de la pureté catholique et de la France, domine la plupart des drapeaux régimentaires.

À l'été 1759, la résistance française contre les attaques britanniques s'organise autour de Québec et de Montréal. Le 13 septembre, un mouvement audacieux de la part du général Wolfe – l'escalade de la falaise à l'Anse-au-Foulon – permet aux troupes britanniques de prendre l'avantage lors de la bataille des Plaines d'Abraham. Les troupes françaises, la milice canadienne et les détachements autochtones incluant des Micmacs, des Wolastoqiyik, des Abénakis, des Potawatomi, des Odawas et des Wendats ont rapidement brisé les rangs. Le drapeau ci-contre aurait été retrouvé sur le site de cet événement capital.

Les drapeaux régimentaires revêtaient une forte symbolique. Lors des négociations entourant la capitulation de Montréal, en septembre 1760, les Britanniques demandent d'ailleurs aux Français de rendre leurs armes – et leurs drapeaux. Cette dernière condition de reddition est contraire aux honneurs militaires de l'époque, et vexe profondément les troupes françaises, qui ont combattu avec vaillance. Le général Lévis propose même une dernière résistance en réponse à cette condition. Dans la nuit précédant la prise d'effet de la capitulation – et la remise humiliante des drapeaux –, les porte-drapeaux de chaque bataillon se rassemblent et brûlent ces symboles.

La signature du Traité de Paris, en 1763, met fin à la Guerre de Sept Ans. La Nouvelle-France est cédée à la couronne britannique, mais les Canadiens conserveront le droit de pratiquer la religion catholique. La préservation du droit civil français est assurée par l'Acte de Québec de 1774.



BERCEAU

Château Ramezay - Musée et site historique de Montréal

Au 18^e siècle, les femmes accouchaient à la maison en compagnie d'une sage-femme. À leur naissance, les nouveau-nés étaient rapidement baptisés. Allaités jusqu'à l'âge d'environ 14 mois, ils dormaient dans un meuble commun à toutes les familles, soit un ber ou un berceau en bois. Certains, très rustiques, étaient fabriqués à la manière de petites huches alors que d'autres étaient finement gravés de motifs géométriques.

Le berceau était généralement installé dans la salle commune ou dans la chambre des parents, la seule pièce fermée de la maison.

Le meuble était rarement peint, ce qui fait de ce berceau à quenouilles tournées une figure d'exception. Fabriqué avec du bois de pin et de merisier, il aurait été décoré de fleurs peintes sur fond beige par les Autochtones du



Sault-Saint-Louis. Cette mission créée par les Jésuites en 1669 près de Prairie-de-la-Madeleine (Kahnawà:ke) fait partie des trois communautés mohawks installées dans la région de Montréal à la fin des années 1660.

COLLIER DE WAMPUM D'ALLIANCE MILITAIRE

Musée McCord

Les wampums sont confectionnés avec des perles tubulaires mauves et blanches fabriquées à partir de coquillages marins. Les Autochtones des forêts de l'Est acquéraient ces perles par la traite et les tissaient en colliers de différentes tailles qu'ils échangeaient dans leurs relations diplomatiques. Les colliers servaient entre autres à communiquer des messages importants et significatifs de par leurs symboles. Un messenger orateur les livrait au destinataire afin d'appuyer ses paroles et ainsi les rendre légitimes. Les

wampums ont joué un rôle politique de premier plan aux 17^e et 18^e siècles pour souligner les différents pactes, alliances et traités conclus entre les peuples autochtones et les puissances coloniales européennes. La Nation huronwendat, semi-sédentaire et matrilineaire, considérait les wampums comme des « colliers de vérité ».

Des sources d'histoire écrite et orale suggèrent que des représentants du roi George III d'Angleterre ont présenté ce collier de wampum aux Wendats (et possiblement aux



VIOLON MÉTIS

Musée du Manitoba

Les traditions festives des peuples métis sont reconnues à travers le Canada. Gravitant autour de la danse et de la musique, elles sont la conjugaison des coutumes canadiennes-françaises, cries des Plaines et ojibwées.

Les instruments du folklore musical métis reflètent le caractère impromptu des rassemblements festifs dans les villages métis ou pendant un déplacement. Le violon, l'harmonica, l'orgue à bouche et la guimbarde, tous légers et faciles d'utilisation, accompagnent les chansons interprétées en français, en anglais, en cris des Plaines ou en michif.

Le violon ci-contre, fruit du travail du londonien John Betts entre 1795 et 1805, a appartenu à Pierre Bruce, métis guide et interprète pour la Compagnie du Nord-Ouest. Le fils de Pierre, Jean-Baptiste, joue de l'instrument lors du voyage en 1850 pour retrouver l'expédition de Franklin, ainsi qu'à la colonie de la rivière Rouge, à Saint-Boniface.

Au début du 20^e siècle, Pierre, fils de Jean-Baptiste, fait vibrer les cordes de ce violon dans la région manitobaine Entre-les-Lacs puis au théâtre Pantages Playhouse de Winnipeg, accompagnant son propre fils Pierre, qui dansait.

Ce dernier Pierre remporte divers concours amateurs de violon dans les années 1940 et 1950. Quelque 200 années plus tard de voyages et de spectacles au Manitoba et au Nord-Ouest, le violon est donné au Musée du Manitoba par la famille en 1996.



Sept-Nations du Canada, une confédération autochtone regroupant les nations établies le long de la vallée du Saint-Laurent, dont les Wendats) quelque part dans la seconde moitié du 18^e siècle lorsque ces derniers se sont alliés aux Britanniques dans leur conquête du Nord-Est de l'Amérique. La figure centrale de ce collier de wampum symbolise une hache de guerre livrée aux alliés autochtones par les autorités britanniques. En l'acceptant, ceux-ci se sont engagés à défendre les intérêts du roi en cas de

litige ou de conflit armé. C'est dans cet esprit d'assistance réciproque que ce collier de wampum a été apporté à Londres par le Grand Chef huron-wendat, Nicolas Vincent Tsawenhohi, lors de sa rencontre avec le roi George IV en 1825. Le collier de wampum était destiné à rappeler aux Britanniques leur alliance militaire avec les Wendats et la promesse de l'Angleterre de protéger et de sécuriser la jouissance de leurs droits et privilèges de même que la possession de leurs terres ancestrales.





CEINTURE FLÉCHÉE DE JEAN-BAPTISTE LAGIMODIÈRE

Musée du Manitoba

L'origine et le développement de la ceinture fléchée ont longtemps fait controverse. Les historiens s'entendent généralement pour en attribuer l'invention aux Canadiens français, qui les tissaient aux doigts, une technique héritée tant des savoir-faire autochtones que français.

L'accessoire a largement été adopté par les Canadiens français en raison de son côté pratique : il permettait de fermer adéquatement les manteaux d'hiver et servait de soutien lombaire lors du transport de marchandises. Autochtones et Métis l'ont adopté ensuite pour des raisons esthétiques – la ceinture montrait un prestige social – autant que pratiques.

La ceinture fléchée représente également pour les cultures canadiennes-françaises et métisses un symbole de résistance identitaire. Le nationalisme canadien-français est affirmé en partie par le port d'une ceinture fléchée lors des soulèvements de 1837-1838,

qui revendiquaient, entre autres, une plus grande autonomie politique pour les Canadiens d'ascendance française. De la même manière, les résistances de la rivière Rouge et celles du Nord-Ouest ont également eu comme un étendard la ceinture fléchée, portée par Louis Riel.

L'exemplaire ci-contre a appartenu à l'un des premiers colons canadiens-français du Nord-Ouest, Jean-Baptiste Lagimodière (ou Lagimonière), grand-père de Louis Riel. Lagimodière a largement facilité l'essor de la colonie de la rivière Rouge en approvisionnant les habitants, et voyageant fréquemment pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. Sa ceinture porte le motif dit de L'Assomption, d'après une communauté au nord-est de Montréal, sur la rivière L'Assomption, avec ses motifs distinctifs en forme d'éclairs, et a probablement été fabriquée dans la première moitié du 19^e siècle.



MOULIN À VANNER CHATHAM

Musée québécois de l'agriculture et de l'alimentation

La culture céréalière au Canada est pratiquée dès le 14^e siècle par les Premières Nations iroquoiennes de la vallée du Saint-Laurent. À leur arrivée, les Européens comprennent rapidement que la colonisation passait par l'autosuffisance alimentaire, et la culture intensive du blé est rapidement organisée au sein du régime seigneurial français. Le pain représente alors jusqu'à 85 % des aliments ingérés par les colons.

Après la Conquête, le régime seigneurial persiste jusqu'en 1854 et est complété par l'établissement de cantons par les autorités britanniques. À la fin du siècle, l'industrie laitière remplace une large partie de la production céréalière intensive dans la vallée du Saint-Laurent, ce qui n'empêche pas les agriculteurs de produire des céréales pour leur propre consommation ou leur bétail.

Au 19^e siècle, afin de faciliter le travail de décorticage du blé et autres céréales similaires, Manson Campbell invente le moulin à vanner Chatham. L'exemplaire ci-contre, construit entre 1850 et 1900, devient très populaire au tournant du 20^e siècle. Après avoir servi plusieurs décennies, il est nettoyé et restauré pour le



Musée québécois de l'agriculture et de l'alimentation de La Pocatière — où l'on retrouve la première école d'agriculture permanente au Canada, fondée en 1859.



PÉTITION

Musée McCord

Cette pétition en rouleau de 1828 est composée d'un texte de demande, réclamant, entre autres choses, la responsabilité ministérielle et la représentation proportionnelle. Car même si les Patriotes détiennent alors la majorité à la Chambre d'assemblée élue du Bas-Canada, ce sont leurs adversaires qui disposent de la majorité du pouvoir. La pétition est signée par la majorité des députés de la salle d'assemblée du Bas-Canada – des Papineau, Viger, Nelson, Cuvillier, etc. – et est endossée par plus de 87 000 citoyens du Bas-Canada. Elle est envoyée à Londres avec une liste de doléances contre l'administration de la colonie du gouverneur Dalhousie.

Le peu de réponses à cette pétition et le rejet des 92 résolutions adoptées en 1834 par le Parti patriote ajoutent aux tensions politiques dans la colonie. Ces tensions éclatent en 1837 : en résultent des protestations populaires, un soulèvement armé et une flambée de violence. Parmi les demandes des Patriotes, on trouve un gouvernement responsable, un conseil législatif élu et une meilleure présence des francophones dans l'appareil administratif.

Le Rapport Durham, rédigé au lendemain des Rébellions du Haut et du Bas-Canada, entraîne l'union des deux Canada (afin de faciliter l'assimilation des francophones) et l'adoption d'un gouvernement responsable.

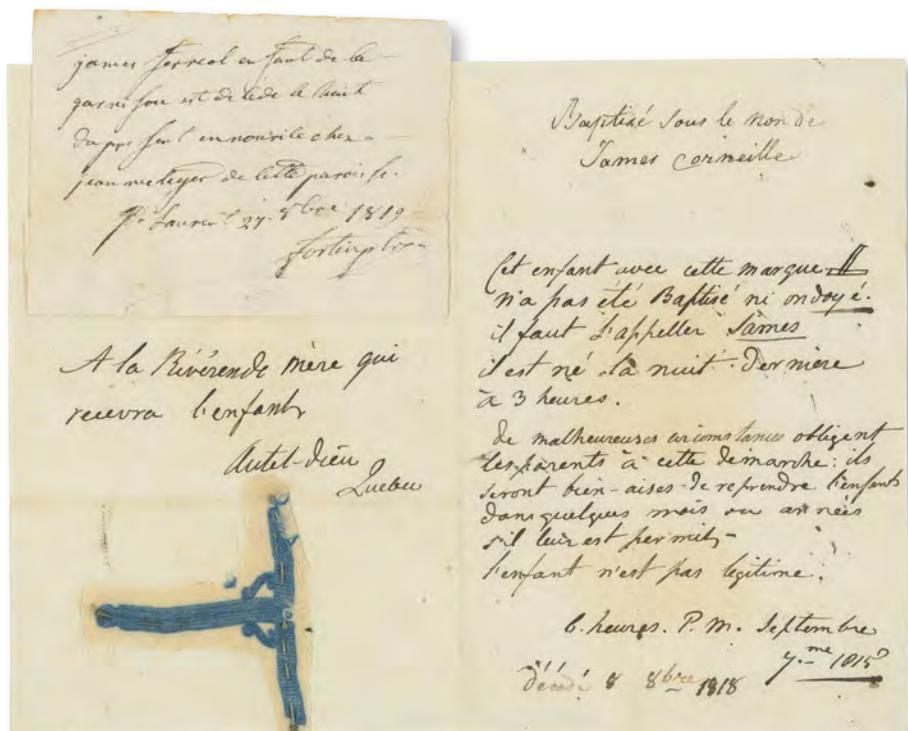
BILLET D'ENFANT ABANDONNÉ

Le Monastère des Augustines

« Il faudra l'appeler James », précise ce billet accompagnant un enfant abandonné chez les Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec, le 7 septembre 1815. Il a été déposé dans le tour, un demi-cylindre pivotant permettant à une personne externe à un monastère cloîtré de déposer un bien – ou, dans ce cas-ci, un enfant – pour les religieuses.

L'histoire de James – il a en effet été baptisé James Corneille – n'est pas unique, ni même rare, dans la première moitié du 19^e siècle. Entre 1800 et 1845, les Augustines de l'Hôtel-Dieu ont recueilli près de 1 400 enfants à la demande du gouvernement du Bas-Canada. Nombre d'entre eux étaient nés hors mariage, ce qui condamnait souvent l'enfant à être abandonné, et la mère à être répudiée par sa famille.

Près de la moitié des enfants ainsi recueillis par les Augustines sont décédés en bas âge. Cette sombre statistique



témoigne du taux de mortalité infantile très élevé au Canada à l'époque. Les orphelins qui survivaient étaient confiés à une nourrice choisie par les Augustines, et parfois adoptés.

Qu'est-il advenu de James? On apprend sur la note qu'il est décédé le 8 décembre 1818, âgé d'à peine trois ans.

CUILLÈRE À MÉDICAMENT

Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal

Cette petite cuillère en porcelaine, datée du 19^e siècle, servait à administrer une mesure de médicament à un malade incapable de s'asseoir pour déglutir. Elle constitue un témoignage précieux de la spécialisation médicale des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph de Montréal (RHSJM).

Cette congrégation trace ses origines aux Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph à La Flèche, fondées en France en 1636. En 1659, l'ordre a envoyé trois religieuses à Ville-Marie (Montréal) afin de soutenir l'œuvre de Jeanne Mance, qui y avait établi un premier hôpital en 1644.

La mission de ces religieuses est focalisée, dès l'origine, sur le soin des pauvres et des malades. C'est pourquoi leur influence sur le développement et la pratique de la médecine rayonne bien au-delà des limites de Montréal. Elles étaient en effet réputées pour traiter tous les souffrants, sans distinction : Autochtones, Français comme Anglais. En outre, à

partir du 19^e siècle et jusqu'à la seconde moitié du 20^e, la congrégation fonde des hôpitaux au Canada, mais aussi ailleurs en Amérique.





BOURSE MICMAQUE

Musée de la Gaspésie

Cette bourse micmaque, qui date d'environ 1860, témoigne du développement au 19^e siècle de l'artisanat micmac comme source de revenus. Les Micmacs sont un peuple autochtone de la côte nord-est d'Amérique, faisant partie des peuples algonquiens. Ils sont principalement présents dans les provinces des maritimes et en sol gaspésien au Québec, des territoires qu'ils occupent depuis des milliers d'années. Sous la gouvernance britannique puis canadienne, leur style de vie nomade est bouleversé. Alors confinés dans des réserves, la fabrication par les femmes micmaques de menus objets destinés à l'usage des touristes européens permet de pallier

à la perte de leur économie traditionnelle soit la cueillette, la chasse et la pêche. Pour cette bourse, de la soie et la broderie de perles de verre ont été privilégiées plutôt que les traditionnels piquants de porc-épic. Elle combine les goûts de l'époque victorienne pour de menus objets et la particularité de l'art micmac bien enraciné dans la culture des plantes et de leurs propriétés médicinales. Ce savoir-faire ancestral est représenté par les motifs floraux et l'arrangement symétrique de la double courbe évoque des formes de plantes. La bourse a été offerte à Joseph Shaw, propriétaire d'une scierie sur la rive nord du bassin de Gaspé, par les Micmacs de l'endroit.

MOUTON BLANC

Musée Pierre-Boucher

Il est fort probable que ce mouton blanc, suspendu par l'épine dorsale, ait été réalisé par Louis Jobin, un sculpteur et statuaire québécois très connu pour son art sacré. En effet, au début de sa carrière, dans les années 1870, Jobin a tenu à Montréal, une boutique où étaient fabriquées des enseignes de commerce.

En 1887, les frères Edmond et Honoré Lord ouvrent, rue Sainte-Catherine, le magasin Lord & Frères à l'enseigne du mouton blanc. Les clients trouvent chez Lord & Frères une variété d'articles et de nouveautés d'importation. Le mouton blanc leur indiquait que le commerce offrait également les services d'un tailleur de vêtements faits sur mesure, L. Dragon.

En 1911, l'enseigne est léguée à Louis Alphonse Boisseau, ancien employé chez Lord & Frères et époux de la nièce



des propriétaires. La même année, il ouvre une boutique à Trois-Rivières et l'enseigne du mouton blanc annonce alors un commerce de laine et de tissus à la verge.

DRAPEAU ACADIEN

Musée acadien de l'Université de Moncton

Ce premier drapeau tricolore reprend les couleurs de la France dont les Acadiens se considèrent comme les descendants. Il est choisi comme symbole des Acadiens en 1884, lors de la deuxième Convention nationale acadienne à Miscouche, sur l'île du Prince-Édouard. Cela s'inscrit dans le contexte plus large de défense de l'identité des Canadiens français qui craignaient de voir disparaître leur spécificité culturelle dans un pays où la majorité des habitants était anglophone. Le problème se posait avec encore plus d'acuité pour les Acadiens qui ne voulaient pas être simplement fondus dans l'identité québécoise.

La première assemblée à l'origine de ce projet de préservation identitaire a lieu à Memramcook, au Nouveau-Brunswick, le 15 août 1881. Le choix du jour n'est pas anodin puisqu'il s'agit de l'Assomption de la Vierge Marie. La fête nationale des Acadiens est donc placée directement sous le patronage de la Vierge dont la protection est rappelée à tous par la présence de son étoile (Stella Maris) ornant la



bande bleue de ce drapeau.

La culture acadienne survit encore aujourd'hui au Canada par la présence de quelque 500 000 Acadiens qui se regroupent essentiellement le long du littoral atlantique (Québec, Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Écosse, Île-du-Prince-Édouard, Terre-Neuve), mais aussi aux États-Unis (Maine, Louisiane).

MOCASSINS DE LOUIS RIEL

Le Musée de Saint-Boniface

En 1869-1870, les Métis francophones et anglophones peuplant la colonie de la rivière Rouge s'unissent afin de négocier l'entrée de la Terre de Rupert dans la Confédération et de garantir leurs droits ancestraux. À leur tête se trouve Louis Riel, à qui appartiennent ces mocassins. L'inclusion de la nouvelle province du Manitoba au sein du Canada semble réussir malgré quelques embûches. Louis Riel et d'autres chefs métis doivent cependant s'exiler en raison de l'exécution sommaire d'un colon ontarien, Thomas Scott.

La décennie suivante est marquée par une colonisation intensive de l'Ouest, tandis que les doléances des colons blancs, de Métis et de plusieurs nations autochtones du Manitoba sont ignorées par le gouvernement fédéral. Le mécontentement s'empare de la population manitobaine, qui fait revenir Louis Riel de son exil aux États-Unis. Un nouveau gouvernement

manitobain provisoire est constitué, et des affrontements armés éclatent entre la milice canadienne et les résistants. Les troupes gouvernementales prennent l'avantage, et la résistance est réprimée.

Louis Riel subit un procès pour haute trahison, et le Métis est condamné à la pendaison. Il est exécuté le 16 novembre 1885. Ses mocassins sont séparés. L'un reste dans l'Ouest, l'autre aboutit chez les Queen's Own Rifles de Toronto. La séparation des chaussures de Riel est un parallèle éloquent à l'opinion qu'ont eue les Canadiens envers Riel. Héros chez les Métis, chez certaines nations autochtones et chez les Canadiens français, il est en revanche perçu comme traître ailleurs au Canada.

En 2002, les mocassins ont été réunis au Musée de Saint-Boniface, présage peut-être d'une réconciliation des points de vue grâce au passage du temps et à une meilleure connaissance de l'histoire.





PRESSOIR À MORUE

Site historique national de Paspébiac

Les pêcheurs européens (essentiellement basques et bretons) pratiquaient la salaison et le séchage de la morue sur le littoral atlantique dès le début du 16^e siècle. Ce produit offrait des possibilités de conservation remarquables (deux ans en moyenne) et a ainsi alimenté une grande partie de la chrétienté européenne, alors très friande de poisson pour des raisons rituelles (160 jours de jeûne imposés par l'Église durant l'année).

Ce pressoir a été retrouvé à Paspébiac, sur la baie des Chaleurs, l'un des plus importants ports d'exportation de morue séchée au 19^e siècle. L'objet servait à compacter les poissons à l'intérieur même des tonneaux (ou boucauts) dans lesquels ils étaient transportés vers l'Europe, les Antilles ou encore le Brésil.

COIFFE HURONNE-WENDAT

Musée huron-wendat

La Nation huronne-wendat était, au début du 17^e siècle, une confédération de quatre à cinq nations [Nations de l'Ours (Hatindawanten), du Rocher (Yärendahrönon), de la Corde (Hatingënonniahahk), du Chevreuil (Tahonhtayenrat) et des Marais (Ataronchrönon)].

La confédération était composée de plusieurs milliers de personnes et leur territoire s'étend de la péninsule de Gaspé, dans le golfe du Saint-Laurent, sur les deux rives du fleuve, jusqu'aux Grands Lacs. Dans la province de Québec, le territoire ancestral des Wendat porte le nom Nionwentsïo, qui signifie « Notre magnifique territoire ». Au 19^e siècle, la colonisation et la création de clubs privés, entre autres choses, rendent difficile la pratique des activités coutumières des Wendat sur le Nionwentsïo. Afin de revitaliser l'économie de Wendake et sans cesser la pratique de leurs activités traditionnelles sur leur territoire, les Wendat se tournent vers la production et la vente d'objets artisanaux. Certains de ces objets, comme les coiffes, n'étaient pas vendus aux visiteurs et étaient réservés à l'usage des Wendat. Destinée à la vente ou non, chacune de ces pièces uniques démontre toute leur ingéniosité en matière de techniques de fabrication et d'ornementation.



Cette coiffe traditionnelle témoigne de cette ingéniosité wendat. Elle est composée d'un bandeau de tête en feutre et coton. Le bandeau est surmonté de plumes de dindon tordues dont certaines sont teintées en rose, et couronné de feuilles d'écorce. Les motifs qui l'ornent sont des broderies de foin d'odeur et de piquants de porc-épic.

Fabriquée au début du 20^e siècle, cette coiffe fait partie de la collection Anne-Marie Sioui, conservée au Musée huron-wendat de Wendake. Elle aurait probablement appartenu à Prudent Sioui, le père d'Anne-Marie Sioui. La coiffe est assortie à la redingote de Prudent Sioui, complétant ainsi ses vêtements d'apparat.

** Nous remercions le Bureau du Nionwentsïo de la Nation huronne-wendat pour son précieux apport dans l'écriture de ce texte.*



SIFFLET D'USINE

MUSO – Musée de société des Deux-Rives

Le Québec s'industrialise au 19^e siècle. À la faveur de ressources naturelles abondantes, d'attraits marchés disponibles ou potentiels, d'innovations technologiques et d'une barrière tarifaire avantageuse, de riches industriels, souvent canadiens-anglais ou américains, construisent des usines. Textiles, pâtes et papiers, fer et acier, tabac, vêtements et produits du bois ne sont que quelques exemples des industries implantées au Québec. Le sifflet d'usine qui appelait les travailleurs à l'usine Montreal Cotton de Salaberry-de-Valleyfield n'était qu'un de ceux qui résonnaient chaque jour à travers le Québec. Un parmi des centaines.

Les propriétaires d'entreprises manufacturières trouvent une main-d'œuvre abondante et bon marché dans les Canadiens français – hommes, femmes et enfants. Les cadres et techniciens, eux, sont généralement issus de l'immigration britannique, et ont souvent déjà travaillé dans des usines similaires sur le vieux continent. Plusieurs ouvriers non qualifiés sont également anglophones, d'origines anglaise, écossaise ou irlandaise.

Les conditions de travail dans les usines au tournant du 20^e siècle étaient pénibles : quarts de 12 heures ou plus, semaines de six jours, machines dangereuses, aucune pause, chaleur et humidité constantes, salaires peu élevés. Ces facteurs entraînent la naissance et la montée en force du mouvement ouvrier – et la réponse parfois violente des employeurs.

VOITURE D'HIVER

Musée de la civilisation

Lors de l'âge d'or des véhicules hippomobiles, soit le 19^e siècle et le début du 20^e siècle, on retrouvait au sein de chaque village québécois des constructeurs de voitures à chevaux. Ces artisans qu'on appelait charrons bâtissaient de leurs mains des véhicules qui devaient à la fois répondre aux besoins de leurs clients et s'adapter au rigoureux climat. Grâce aux peintures de l'artiste canadien d'origine hollandaise, Cornelius Krieghoff (1815-1872), les diverses voitures utilisées sont restées ancrées dans l'imaginaire canadien.

Cette voiture d'hiver, fièrement rimouskoise, porte le nom de carriole portefeuille, car elle aurait été utilisée comme voiture

taxi. Sa conception sobre et l'espace de conduite réservé au cocher s'y prêtent bien. Destinée à un usage quotidien et utilitaire, cette carriole est joliment agrémentée de filets décoratifs d'origine, de quenouilles surmontant le pare-neige et d'une pièce sculptée se terminant en rouleau à l'arrière. La ferronnerie des patins reprend certaines volutes très répandues à l'époque.



EN HAUT : ANDRÉ LANGENIN, EN BAS : MUSÉE DE LA CIVILISATION, DON PAUL-BIBVENU, PHOTOGRAPHE : DENIS DEJEL, 2010-1991



HABIT POLAIRE DU CAPITAINE JOSEPH-ELZÉAR BERNIER

Musée maritime du Québec

Cet habit complet en fourrure de loup marin (ou phoque du Groenland) appartenait au capitaine Joseph-Elzéar Bernier (1852-1934). Ce navigateur des mers polaires s'était fixé le but de conquérir le pôle Nord et de déterminer un tracé plus précis de la limite septentrionale du Canada afin d'y préserver sa souveraineté. Il s'agissait de briser les velléités expansionnistes des Américains qui venaient de renégocier les frontières de l'Alaska et souhaitaient tirer profit de l'imprécision des tracés frontaliers des Territoires du Nord-Ouest, transférés au Canada par la Couronne britannique en 1880.

Le capitaine Bernier a traversé l'Atlantique plus de 250 fois, mais il est surtout reconnu pour avoir conduit 12 expéditions vers l'Arctique canadien. À partir de 1906 et jusqu'en 1911, le gouvernement canadien subventionne ses expéditions. Il prend alors possession pour le Canada de la péninsule d'Ungava, à l'extrémité du Nunavik actuel, et de l'île Melville, dans l'océan Arctique. À partir de 1911, il finance seul ses voyages au moyen de la traite des fourrures. Il cartographie ainsi les régions de Pond Inlet et des archipels Est. Durant sa dernière expédition en 1925, il se fait encore hisser, à 70 ans, sur une sellette en haut du mât, pour mieux diriger son navire au milieu des glaces.

BOUTEILLE DE BIÈRE

Maison LePailleur

Dès l'époque de la Nouvelle-France, la bière trouve sa place sur la table des Canadiens français, spécialement des milieux populaires. Entre la fondation de Québec et la Conquête, une dizaine de brasseurs professionnels fournissent la colonie, et de nombreux habitants produisent leur propre breuvage. À l'époque, cependant, la bière est consommée faute de vin et de liqueurs fortes.

Après la Conquête, la situation change peu, hormis l'importation plus fréquente de bières britanniques. Ce n'est qu'avec l'industrialisation du brassage, au début du 19^e siècle, que la production canadienne prend son envol.

Les grandes brasseries – Molson, Dawes et Dow par exemple – sont dirigées par des Canadiens anglais, jusqu'à la fondation de Frontenac par Joseph Beaubien en 1913, la première brasserie canadienne-française. Se qualifiant de « Brasserie du peuple », Frontenac cible les habitants du quartier ouvrier voisin du Mile End. L'entreprise intègre la National Breweries en 1926, puis la Canadian Breweries en 1951, qui discontinue alors la marque.

Dès 1919, toutes les provinces canadiennes votent par plébiscite en faveur de la prohibition, sauf le Québec, qui la rejette à plus de 75 %. Si 90 % des villes québécoises interdisent tout de même l'alcool, celles qui l'autorisent, comme Montréal, deviennent des destinations prisées.





CARABINE LEE-ENFIELD

Musée Royal 22^e Régiment

Cette carabine Lee-Enfield No 1 MK III, modèle 1916 de calibre .303 est nommée Rosalie par le soldat Henri-Paul Lecorre (père du chanteur et peintre Tex Lecor). Henri-Paul Lecorre se porte volontaire dans le 22^e Bataillon canadien-français en 1915. Ce régiment d'infanterie, le seul entièrement francophone au Canada, tire ses origines de la Première Guerre mondiale.

Lorsque les pays d'Europe déclarent la guerre aux côtés de leurs alliés le 4 août 1914, le Canada, relevant alors de l'Empire britannique pour ses relations extérieures, entre aussi en guerre. Suite à des réclamations populaires, la formation d'une unité combattante composée uniquement de Canadiens français est créée, c'est le 22^e Bataillon.

Le Régiment s'illustre sur tous les fronts et participe à



VERRE À COCKTAIL

MEM – Centre des mémoires montréalaises

Ce verre à cocktail en plastique provient du Rockhead's Paradise, un célèbre club de jazz de Montréal. Le pied du verre représente une « pin up » en maillot de bain. Dans les années 1920, les musiciens de jazz — une musique développée au début du 20^e siècle par la communauté noire de La Nouvelle-Orléans — affluent des États-Unis à Montréal, une des seules villes nord-américaines à ne pas être soumise à la prohibition de l'alcool, tandis que plusieurs immigrants noirs s'installent dans le quartier de la Petite-Bourgogne. C'est le cas de Rufus Rockhead d'origine jamaïcaine qui y arrive en 1919. Pendant huit ans, il travaille comme porteur ferroviaire, un des rares emplois alors offerts aux hommes noirs et profite, comme bien d'autres, des nombreux parcours entre Montréal et Chicago pour faire de la contrebande d'alcool. L'argent accumulé lui sert à concrétiser son rêve et il ouvre en 1928, le Rockhead's Paradise, le premier cabaret à appartenir à un Noir. Malgré un climat hostile envers les Noirs au Canada et aux États-Unis, le Rockhead's Paradise est un lieu sûr pour la population noire de Montréal et son succès est instantané. L'endroit est reconnu pour son accueil chaleureux, son ambiance festive et décontractée et la qualité des spectacles. Le club a non seulement accueilli des musiciens renommés, Cab Calloway, Louis Armstrong, Sarah Vaughan, Ella Fitzgerald, Billie Holiday, Sammy Davis Jr. et bien d'autres, mais il a également offert l'occasion à de nombreux musiciens de la relève, notamment les célèbres pianistes de jazz canadiens Oscar Peterson et Oliver Jones, de parfaire leur talent.

EN HAUT : MUSÉE ROYAL 22^E RÉGIMENT. EN BAS : COLLECTION MEM - CENTRE DES MÉMOIRES MONTRÉALAISES, 2007/RS.12



des batailles décisives. En 1921, le roi George V lui octroie le titre de « Royal » en reconnaissance de sa bravoure. Toujours active, la formation est depuis connue sous le nom de Royal 22^e Régiment. Durant ses années au front, les conditions de guerre sont si difficiles qu'Henri-Paul Lecorre passe outre les règles de discipline et décore sa Rosalie. Il y grave, à l'aide d'un couteau de poche,

les noms des engagements auxquels il prend part dont Arras, Passchendaele, Courcellette et Vimy. Il doit alors rembourser le prix de ce fusil pour « l'avoir endommagé ». Ayant perdu son arme au cours d'une attaque au gaz en juin 1918, il revoit 38 ans plus tard celle qui l'avait tant consolé et rassuré, sa Rosalie, à une exposition d'effets militaires à Lachute (Québec).

ROBE DE LA BOLDUC

Musée de la Gaspésie

Considérée première autrice-compositrice-interprète québécoise, Mary Rosa Anna Travers, dite La Bolduc, a provoqué rires et insufflé espoir aux Canadiens français lors de la Grande Dépression grâce à ses airs joyeux — tel que *Ça va venir, découragez-vous pas* — et ses paroles inspirées de la misère dont elle était issue.

Entre 1840 et 1930, environ 900 000 francophones quittent le pays en quête du travail aux États-Unis. Ceux qui restent sont frappés dès 1929 par une hausse du chômage et la chute des exportations et du prix des denrées agricoles. Les organismes de charité ne pouvant soulager les sans-emploi, les gouvernements provinciaux et fédéral lancent des programmes de secours direct, de camps de travail et de colonisation qui n'ont que des impacts mitigés.

Si La Bolduc a pu s'évincer de la misère et se parer de cette robe de soie, autant le Québec a pu se sortir de la Grande Dépression et adopter des réformes cruciales à la modernisation de la province.





CHÂLE DE PRIÈRE

Musée Holocauste Montréal

En 1768 est fondée la première congrégation juive du Canada, à Montréal, par la centaine de juifs sépharades ayant émigré d'Angleterre après la Conquête. D'un nombre marginal aux 18^e et 19^e siècles, les juifs parlant yiddish deviennent le troisième groupe linguistique en importance dans les années 1930, après l'immigration de quelque 60 000 juifs ashkénazes d'Europe de l'Est de 1901 à 1931.

Le Polonais Harry Cohen faisait partie de ces personnes cherchant une terre accueillante. À l'été 1939, M. Cohen retourne en Pologne pour s'occuper d'affaires familiales, et reste coincé en Europe au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, le 1^{er} septembre. L'homme

tente de se cacher, mais il est dénoncé et envoyé au camp de concentration d'Auschwitz, où il serait mort. Harry Cohen est l'unique victime canadienne connue des camps de concentration nazis. Ce châle de prière, ou talit (en hébreu), fait partie des effets personnels retournés à la famille Cohen après la guerre.

L'antisémitisme est particulièrement important pendant la Crise des années 1930 : des juifs montréalais voient leurs commerces boycottés et leur accès au logement et à l'emploi restreint de manière discriminatoire. Après 1950, Montréal accueille de nombreux immigrants et réfugiés ayant connu la guerre, et la métropole devient de nouveau une terre plus accueillante.



ART SUR NEZ D'AVION

Musée canadien de la guerre

Cette œuvre d'art peinte sur le nez d'un Halifax Mk III représente les lieux emblématiques de la ville de Québec : le château Frontenac, la citadelle, le pont et le fleuve Saint-Laurent. L'ensemble est coiffé d'une couronne. Cette forme artistique connaît son apogée durant la Seconde Guerre mondiale et rappelle la contribution du Québec à ce conflit.

L'objet est peint en mars 1945 au moment où l'appareil est transféré au 425^e escadron d'appui tactique de l'Aviation royale canadienne. Il s'agit du premier bataillon canadien francophone officiellement intégré au Corps d'aviation royal canadien. L'escadron est surnommé « Alouette » et tire sa devise « je te plumerai » de la comptine canadienne-française éponyme.

Durant la guerre, les pilotes de l'escadron Alouette participent à de nombreuses opérations qui se déroulent pour l'essentiel en Allemagne, en France et en Italie. Ils collaborent également au débarquement de Normandie le 6 juin 1944 et contribuent ainsi à couper les lignes d'approvisionnement des forces d'occupation allemande.

RADIO À LAMPE RCA-VICTOR

Musée des ondes Emile Berliner

Pendant la Seconde Guerre mondiale, à l'instar d'autres manufactures du pays, la compagnie RCA Montréal est mobilisée à la production d'équipements militaires pour l'effort de guerre. Cette radio M-45A est le premier modèle civil fabriqué par la compagnie une fois le conflit mondial terminé. L'objet témoigne de la période avant la télévision, où pendant des décennies la radio joue un rôle indéniable pour promouvoir et diffuser la culture francophone. Grâce à la station CKAC à partir de 1922 et à celle de Radio-Canada dès 1936, la radio permet d'abolir l'isolement des communautés et de contribuer à la modernisation de la société canadienne-française. Autour du meuble radio, les familles se réunissent pour écouter les radioromans québécois,



suivre les matches de hockey du Canadien et entendre les discours politiques. Elles peuvent suivre et danser sur leurs musiques favorites grâce à la transmission en direct de soirées dansantes et de grands concerts.

LOCOMOTIVE

Ingenium - Musées des sciences et de l'innovation du Canada

De 1850 à 1950, Montréal est une des plaques tournantes de la locomotive au Canada. De la métropole démarre le Champlain and St. Lawrence Railroad, premier chemin de fer au pays, ainsi que le Grand Trunk Railway of Canada et le Chemin de fer du Canadien Pacifique, les deux plus ambitieux projets du 19^e siècle.

Le Canadien Pacifique fait l'acquisition de terres au nord du quartier Hochelaga de Montréal. La compagnie y construit les usines Angus afin de pouvoir s'approvisionner en locomotives et en matériel roulant. De nombreux lots sont vendus à des employés voulant construire leur résidence près de leur lieu de travail, ce qui donne alors naissance à un nouveau quartier : Rosemont.

Juste avant la Seconde Guerre mondiale, le complexe de

près d'un kilomètre carré emploie près de 8 000 personnes, principalement des Canadiens français. On y assemble une vingtaine de wagons par jour et on y transforme 40 000 tonnes d'acier par année. La chaîne d'approvisionnement, de la production d'acier à la livraison des pièces, stimule le secteur manufacturier et des matières premières à Montréal.

Pendant la guerre, les usines sont converties pour l'effort de guerre et construisent entre autres 1 700 chars d'assaut Valentine destinés aux combats outre-mer.

La dernière locomotive produite par les usines Angus est la 1201 CP 1944 ci-contre. Le lent déclin des réseaux de chemins de fer au profit des autoroutes à partir des années 1950 oblige le Canadien Pacifique à réduire, puis cesser ses opérations.



SERVICE DE VAISSELLE

Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

En 1947, Jean-Paul Charland conçoit ce service à vaisselle pour le Café du Parlement, à Québec. La fleur de lys, dominante dans cette conception, rappelle la longue tradition française au Canada.

En Nouvelle-France, le lys orne croix, monnaie, documents officiels et drapeaux, en plus d'être une métaphore pour les établissements français et leurs habitants. Délaissée après la Conquête, la plante s'associe à la fin du 19^e siècle à la mémoire identitaire des francophones d'Amérique du Nord. Des projets de drapeaux représentant la francophonie nord-américaine aboutissent au Carillon-Sacré-Cœur, qui est adopté par une partie de la population québécoise, avec ou sans l'ornement central. Après une campagne populaire et une forte pression politique, l'Assemblée législative du Québec adopte en 1948 le fleurdelysé comme drapeau officiel de la province. D'autres communautés francophones du Canada l'intégreront à leur emblème plus tard.

Dès l'adoption du fleurdelysé québécois, ce dernier est utilisé à des fins de revendications identitaires, notamment lors de la montée du mouvement souverainiste dans la décennie 1960 et les suivantes, mais aussi comme outil de reconnaissance de la nation québécoise à l'international.



MEULE CHINOISE

Collections archéologiques de la Ville de Québec

Cette meule chinoise (originaires de Hong Kong) a été retrouvée au croisement des rues Saint-Vallier Est et la Chapelle, dans le quartier de Saint-Roch à Québec. Elle servait à broyer les graines de soja, de riz, de haricots, de blé ou de maïs pour le restaurant chinois *Le Canton*, en activité entre les années 1968 et 1978.

Entre 1960 et 1990, les activités économiques déclinent dans ce secteur de la ville et les commerçants migrent vers la banlieue. De plus, au début des années 1970, le projet de construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency aboutit à l'expropriation massive des habitants du quartier, dont plus d'une centaine de foyers d'origine chinoise. Contrairement à celui de Montréal, le quartier chinois de Québec a disparu.



MANIFESTE REFUS GLOBAL

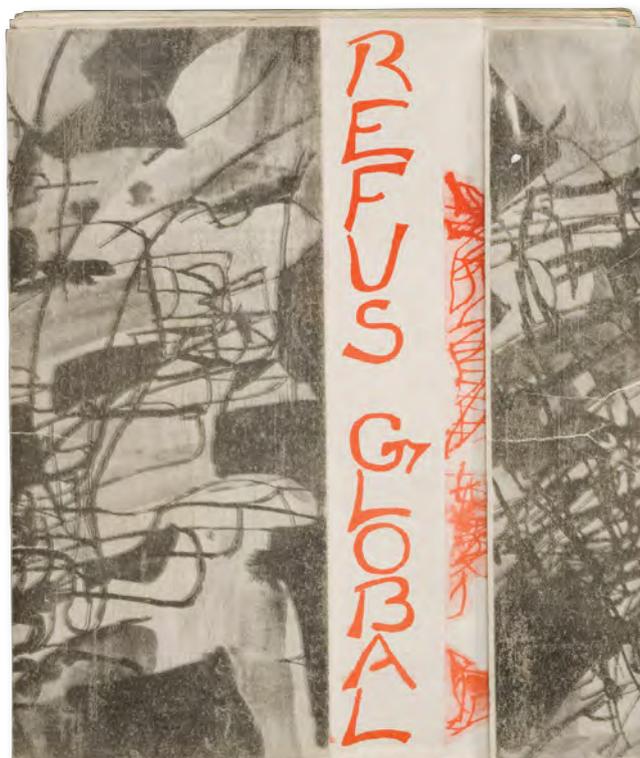
Musée canadien de l'histoire

Dans le contexte dit de la « Grande Noirceur » (1944-1959), Paul-Émile Borduas rassemble autour de lui un collectif d'artistes et de penseurs désireux de dénoncer l'ignorance dans laquelle l'État et l'Église maintiennent la population. La politique menée par le très ferme gouvernement Duplessis est alors marquée par un libéralisme économique affirmé, un très fort antisindicalisme et une influence profonde de l'Église dans les sphères éducatives et sociales.

En 1948, Paul-Émile Borduas rédige le manifeste automatisé *Refus global*, en introduction du recueil éponyme, signé par seize artistes (Madeleine Arbour, Marcel Barbeau, Paul-Émile Borduas, Bruno Cormier, Marcelle Ferron, Claude Gauvreau, Pierre Gauvreau, Muriel Guibault, Fernand Leduc, Jean-Paul Mousseau, Maurice Perron, Louise Renaud, Thérèse Renaud, Françoise Riopelle, Jean Paul Riopelle et Françoise Sullivan). Le style est particulièrement virulent : les auteurs y réclament une rupture radicale avec la société traditionnelle clérico-nationaliste.

D'avantage que le recueil en lui-même (publié à seulement 400 exemplaires), c'est surtout le renvoi de Paul-Émile Borduas de son poste de professeur à l'École du meuble de Montréal qui déclenche la polémique médiatique. Les répercussions sur la vie privée des signataires, sévèrement réprimés par le gouvernement Duplessis, sont telles que nombre d'entre eux doivent s'exiler, à l'instar de Paul-Émile Borduas.

Dans la mémoire québécoise encore vivement marquée par le souvenir de cette période, la contestation de *Refus global* témoigne des premiers efforts d'une révolution



culturelle qui entame la transition vers la Révolution tranquille et ouvre la voie à d'autres formes d'art abstrait.

MACHINE À PAPIER

Boréalis

Fabriquée dans les années 1950, cette machine à papier a servi à former les étudiants de l'École de papeterie de Trois-Rivières pendant près de 50 ans. Elle représente l'aboutissement de plus de deux siècles d'évolution dans l'industrie des pâtes et papiers au Canada.

Au cours du 19^e siècle, les diverses petites industries locales laissent place à de plus grands producteurs, ce qui stimule l'exploitation des forêts québécoises par des bûcherons canadiens-français. Le papier journal devient le produit-phare de l'industrie à la fin du 19^e siècle, suivant la demande croissante provenant des États-Unis.

Le début du 20^e siècle marque le début de la domination de quelques grandes entreprises et d'usines détenues par des journaux américains. Après un ralentissement dans les années 1930, la prospérité revient après la Seconde Guerre mondiale. Des milliers de Canadiens



travaillent à l'exploitation du bois et à sa transformation. Un lent déclin s'installe dans les années 1970, déclin accéléré au 21^e siècle par la concurrence des médias numériques.



CHANDAIL DE MAURICE RICHARD

Musée canadien de l'histoire

Le légendaire hockeyeur des Canadiens de Montréal, Maurice Richard (1921-2000), portait ce chandail lors du match de la victoire en finale de la coupe Stanley en 1959. L'arrivée de Maurice Richard, surnommé « le Rocket » par son coéquipier Raymond Getliffe en raison de son jeu de patin vif comme l'éclair, apporte en 1942 un nouveau souffle à l'équipe des Canadiens de Montréal fondée en 1909.

Durant les 18 années de sa carrière, fidèle à son équipe, il a conquis le public des villes nord-américaines. Sa présence suffisait à remplir les amphithéâtres. Son jeu spectaculaire, son regard de feu et sa détermination font de lui un héros au Québec.

D'origine modeste, il a réussi malgré une forte rivalité entre les anglophones et les Canadiens français, à non seulement imposer le respect, mais devenir le porte-étendard de

l'émancipation des Québécois. Il est devenu le symbole du Canadien français pouvant réussir.

L'émeute de 1955 où le public se révolte contre la suspension du jeu de Maurice Richard est perçue par certains historiens comme une première manifestation d'éveil de conscience nationaliste au Québec, et les balbutiements de la Révolution tranquille.

Maurice Richard s'est démarqué comme joueur de hockey dans les années 1940 et 1950 avec ses 544 buts, ses huit coupes Stanley et près de 20 records de la Ligue nationale de hockey!

Il formait avec Hector Blake et Elmer Lach un des trios les plus célèbres de tous les temps. En 2000, il a été le premier athlète à avoir des funérailles nationales au Québec, un honneur réservé aux personnes ayant profondément marqué la société québécoise.

MOTONEIGE SKI-DOG

Musée de l'ingéniosité J. Armand Bombardier

Joseph-Armand Bombardier (1907-1964) est l'un des plus illustres modèles d'entrepreneur et industriel canadien-français. Non content d'élaborer des objets originaux et fonctionnels, il imaginait aussi les machines-outils capables de les fabriquer. Son succès fut tel que son entreprise est passée du statut de petit atelier familial de Valcourt (Québec) à celui d'un empire coté en bourse.

C'est en 1959 que Bombardier commercialise sa toute première motoneige. Le produit, baptisé au départ

Ski-Dog (en référence au traîneau tracté par des chiens), est encore connu aujourd'hui sous l'appellation de Ski-doo, à cause d'une erreur d'impression.

Avant de la produire en série, Joseph-Armand fait essayer la motoneige par des Ojibwés du village de Lansdowne House (Nord de l'Ontario). Ce nouveau véhicule transforme radicalement les transports et les loisirs d'hiver dans les régions les plus enneigées du monde entier.



MACHINE À ÉCRIRE DE MARIE GÉRIN-LAJOIE

Écomusée du fier monde

Cette machine à écrire de la compagnie Royal a appartenu à Marie Gérin-Lajoie (1890-1971). Marie Gérin-Lajoie est la première bachelière canadienne-française et au même titre que sa mère, Marie Gérin-Lajoie (née Lacoste), elle est une figure incontournable de l'histoire du féminisme au Québec.

En 1913, Marie Gérin-Lajoie s'implique en tant que rédactrice et directrice à *La Bonne Parole*, la revue mensuelle de l'association cofondée par sa mère, la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, la première association féministe franco-catholique à voir le jour au Québec. L'œuvre la plus importante de Marie Gérin-Lajoie est certainement la fondation, en 1923, de l'Institut Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Montréal.

Cette communauté religieuse vise à lutter contre les inégalités sociales et économiques par l'action sociale et catholique au profit des femmes, des

familles et des enfants de milieux ouvriers.

Cette machine à écrire, modèle FP fabriqué de 1957 au début des années 1960, lui aurait servi de support afin de déposer ses mémoires, car en 1958 elle entreprend la rédaction de l'histoire de l'Institut Notre-Dame-du-Bon-Conseil.



PROGRAMME LES BELLES-SŒURS DU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

MEM - Centre des mémoires montréalaises

Dans les années 1960, le Québec vibre sous l'impulsion de la Révolution tranquille. La société québécoise commence à se laïciser, les institutions à se déconfectionner et les femmes obtiennent de nouveaux droits civils et sociaux.

C'est dans ce contexte effervescent que Michel Tremblay écrit *Les Belles-sœurs*, pièce de théâtre brisant les conventions de l'époque. Jamais on n'avait vu de protagonistes exclusivement féminines, de critique socioreligieuse et de langue vernaculaire – le joual – cohabitant au théâtre. La pièce est présentée pour la première fois au Théâtre du Rideau Vert lors de la saison 1968-1969. Sévèrement critiquée par les amateurs de théâtre classique élitiste, elle parvient à conquérir le peuple québécois.

Les Belles-sœurs raconte l'histoire de Germaine Lauzon, gagnante d'un million de timbres-primés Goldstar, et de son entourage féminin, regroupées pour l'aider à les coller sur des cartes à échanger contre des cadeaux. Les personnages raconteront leur misère individuelle et collective, écho du sort d'une classe sociale québécoise où tout un chacun est pris entre morale, religion et modernité. Cette interprétation, aussi réaliste que dérisoire, a fait de Tremblay un auteur et un dramaturge adulé dont l'œuvre évolue encore aujourd'hui.



UNIFORME D'HÔTESSE EXPO 67

Musée McCord

Le couturier Michel Robichaud conçoit cet uniforme pour l'exposition universelle d'Expo 67, l'événement le plus important des célébrations du Centenaire du Canada. Le site féérique et futuriste d'Expo 67, composé de 90 pavillons sur les îles Sainte-Hélène et Notre-Dame, reçoit plus de 50 millions de visiteurs en six mois. Le but de l'exposition étant d'offrir une vision du monde optimiste et avant-gardiste, une place importante est accordée à la mode canadienne. Robichaud fait la une quand il crée l'uniforme officiel des hôtesse d'Expo 67. Véritable pionnier de la mode québécoise, très prisé dans le milieu de la haute couture, il est aussi le premier dans les années 1960 à offrir une collection de prêt-à-porter portant son nom. Les hôtesse, très visibles avec leur bérêt distinctif, sont partout pour accueillir, informer et assister les visiteurs. Afin de souligner leur professionnalisme, le créateur fait le choix d'une jupe au genou, longueur plus conservatrice que celle de la minijupe alors très en vogue. Ces hôtesse en bleu demeurent des icônes de l'exposition.

EN HAUT : COLLECTION MEM - CENTRE DE MÉMOIRES MONTRÉALAISES, DON DU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT, 2014/5
EN BAS : DON DE SYBILLA I. MANNSELDT, M2012/01-4 © MUSÉE MCCORD

BOBINETTE

Musée de la civilisation

La télévision de Radio-Canada, la première au pays, avec la CBC, voit le jour en 1952 et occupe rapidement une place essentielle en termes de divertissement et de source d'information dans les foyers. Tout comme la radio, la télévision a participé à fortifier la culture et l'identité canadiennes-françaises. Elle a permis le bouillonnement d'idées avec ses émissions culturelles, d'information, de divertissement et ses programmes audacieux s'adressant aux femmes. Elle a également permis un apport remarquable au raffermissement de la langue française.

Certains des radioromans populaires ont continué à vivre à travers des téléromans, c'est le cas, entre autres, de *La Famille Plouffe*, d'*Un homme et son péché* et du *Survenant*. Grâce à sa riche programmation, la télévision devenait le reflet d'une collectivité qui apprenait à se reconnaître et à s'aimer.

Sur les ondes de Radio-Canada, des émissions jeunesse ont également fait preuve d'innovation. Parmi celles-ci, *Bobino* établit un record de longévité avec ses 5000 épisodes originaux.

L'émission met en scène Bobino, incarné par Guy Sanche, le curieux au chapeau melon et de Bobinette, sa petite sœur espiègle qui ne rate aucune occasion pour jouer des tours à son grand frère. Parmi son arsenal se trouvent des déguisements, pétards à la farine et poire à eau. Bobinette était interprétée par Paule Bayard remplacée ensuite par Christine Lamer. Le duo Bobino et Bobinette a accueilli les enfants au retour de l'école pendant près de 30 ans, de 1957 à 1985.

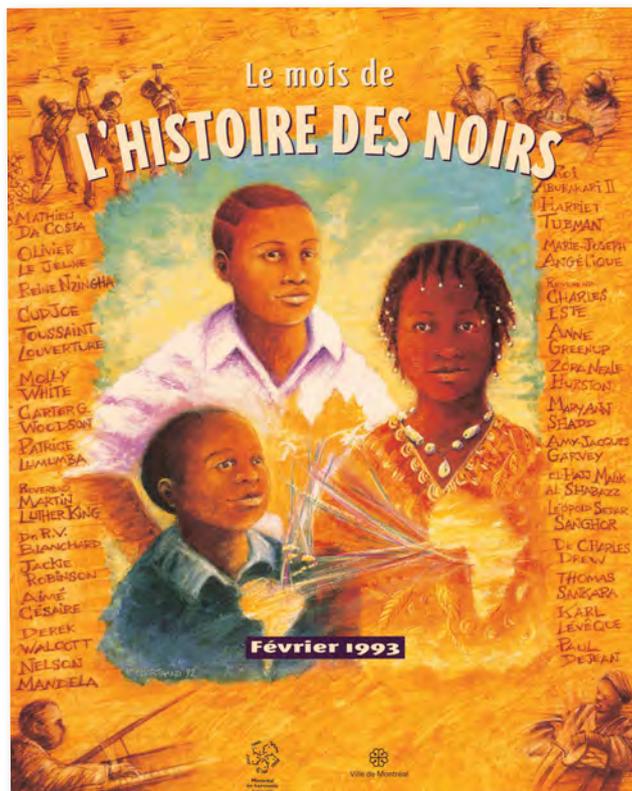


AFFICHE : LE MOIS DE L'HISTOIRE DES NOIRS

Archives de la Ville de Montréal

L'original de cette affiche datée de 1993 est une création de Martine Chartrand (née en 1962), artiste visuelle montréalaise d'origine haïtienne, réputée pour sa maîtrise de la technique de la peinture sur verre. Le bandeau supérieur évoque le temps de l'esclavage aux champs ou dans la sphère domestique alors que la partie inférieure illustre la créativité des communautés noires. Encadrés par les noms de personnalités noires, trois individus incarnent différents aspects de la vie (l'homme, la femme et l'enfant), chacun arborant la silhouette rayonnante du continent américain ou africain.

Cette affiche célèbre le Mois de l'histoire des Noirs, un événement qui trouve son origine dans la semaine de commémoration inaugurée en février 1926 par l'historien américain Carter G. Woodson. Le 28 janvier 1992, Montréal reconnaît officiellement le mois de février comme Mois de l'histoire des Noirs. Depuis, cette commémoration constitue l'occasion de souligner l'apport des communautés noires. Les premiers esclaves noirs au 17^e siècle, les Afro-Américains au 19^e siècle, les Antillais (programmes de recrutement de domestiques antillaises, 1955-1967), les Haïtiens fuyant la dictature de François Duvalier à partir des années 1960, et enfin les immigrants provenant d'Afrique francophone depuis les années 1990 ont fait de Montréal la ville québécoise qui abrite l'une des plus



fortes communautés noires dénombrant plus de 180 000 personnes en 2016, d'origine caribéenne pour les deux tiers.

MACARON DU « OUI »

Musée de la civilisation

Ces macarons du « Oui » ont été produits à l'occasion du premier référendum sur l'indépendance du Québec, organisé en 1980 par le gouvernement du Parti Québécois (PQ) de René Lévesque. Cet événement s'inscrit dans le contexte d'effervescence des années 1960 et 1970 : celui de la Révolution tranquille et de l'affirmation du Québec (aux échelles québécoise et canadienne), mais aussi celui de la décolonisation et des grandes vagues indépendantistes (à l'échelle mondiale).

C'est dans ce cadre que, dès 1967, René Lévesque fonde le Mouvement Souveraineté-Association, dans une large mesure à l'origine du PQ, en faveur de l'indépendance du Québec. La province deviendrait ainsi un État souverain en obtenant la haute main sur sa législation, la perception de ses impôts et la direction de ses relations extérieures. En revanche, une union économique avec le Canada devrait être maintenue en conservant notamment la même monnaie.

Après son élection en 1976, le PQ promet de soumettre la question par référendum populaire. Dès cette date, le gouvernement fédéral de Pierre Elliott Trudeau met tout



en œuvre pour que ce programme n'aboutisse pas. La société québécoise se divise alors en deux camps opposés—le « Oui » et le « Non, » chacun soumis à une intense propagande : à travers une campagne médiatique, des dîners-causeries, des colloques, des assemblées populaires, la distribution d'affiches et de macarons permettant d'exprimer ouvertement son opinion.

Le camp du « Oui » est cependant divisé sur certains aspects idéologiques (association avec le Canada ou totale séparation) et stratégiques (date prévue pour le référendum, formulation de la question). De plus, en dépit des efforts fournis, les fonds collectés demeurent très modestes par rapport à ceux dont dispose le camp fédéraliste du « Non ».

Le soir du 2 mai 1980, le « Non » l'emporte à 59,56 %. René Lévesque s'exprime devant ses partisans et leur promet une « prochaine fois ». L'expérience du référendum pour l'indépendance du Québec sera en effet reproduite en 1995, mais le « Non » l'emportera à nouveau, d'une très courte majorité.

EN BAS : MUSEE DE LA CIVILISATION. DON DE CLAUDE PARADIS. PHOTOGRAPHIE : RBD MÉTHO⁺. ICDNÉ 2015-587
EN HAUT : ARCHIVES DE LA VILLE DE MONTRÉAL, VM94-22-01

PETITE VALISE DE PENSIONNAT DE MARCEL PITITKWE

Centre national pour la vérité et la réconciliation

Cet objet-poème constitue un témoignage vibrant en faveur des 150 000 enfants arrachés de force à leur famille, séparés de leur communauté puis intégrés aux pensionnats autochtones. Ces vagues d'enlèvements ont été pratiquées jusque dans les années 1980.

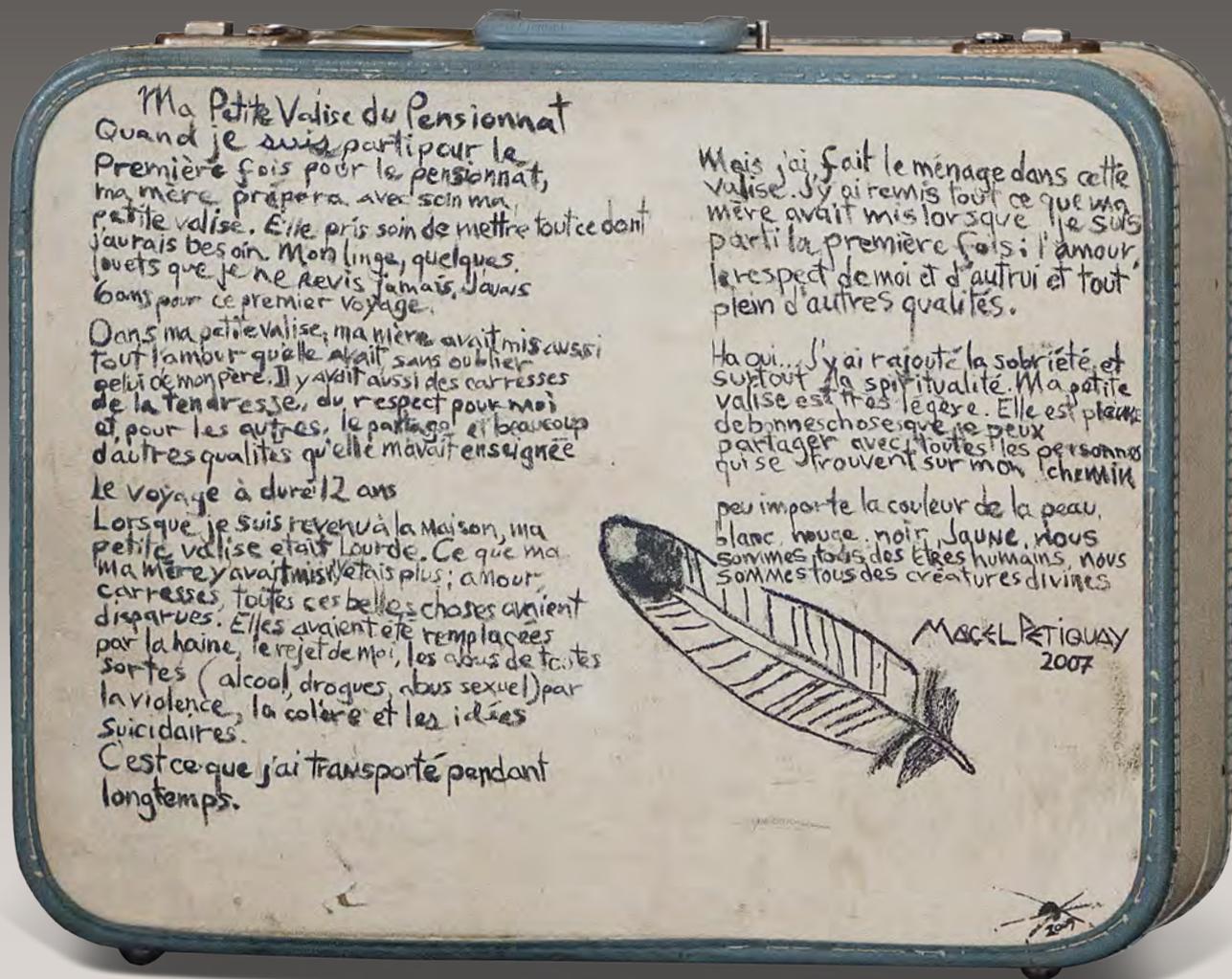
Entre 1870 et 1997, les Églises chrétiennes et le gouvernement canadien gèrent de concert 139 établissements de ce type, dispersés à travers le pays. Les enfants devaient y adopter le christianisme et troquer leur langue maternelle pour le français ou l'anglais.

Ces enfants vivaient dans des conditions de vie épouvantables, qu'il s'agisse de malnutrition, d'absence de soins ou encore d'abus sexuels les plus ignobles. Créés au départ pour « tuer l'Indien dans l'enfant », ces établissements ont bien souvent « tué l'enfant ». En outre, il convient de rappeler les séquelles indélébiles infligées à des communautés entières qui se sont vues privées, du jour au lendemain, des voix et des rires de leurs enfants. En 2015, lors de la publication du rapport de la Commission de vérité et réconciliation

du Canada, le gouvernement fédéral demande officiellement pardon pour ce génocide culturel.

L'œuvre, intitulée *Ma petite valise de pensionnat*, illustre les violents traumatismes subis par ces enfants. L'auteur, Marcel Pititkwe, jeune Atikamekw de Wemotaci, n'a que six ans quand il intègre le pensionnat d'Amos au Québec. Dans cette valise, sa mère emballe, avec tendresse, ses vêtements et ses jouets préférés fabriqués par son père. À peine arrivé au pensionnat, l'objet lui est immédiatement retiré : Marcel Pititkwe devient Petiquay.

L'enfant doit alors survivre à 12 années de sévices. Le poème ainsi que la valise évoquent son parcours personnel : d'une enfance baignée d'amour, en passant par la honte de soi, la dépendance et les pensées suicidaires, jusqu'à la guérison. Aujourd'hui, Marcel Pititkwe, à nouveau fier de sa culture, travaille activement à la réconciliation. La plume d'aigle (symbole de paix) qui rehausse la fin de son poème en représente la plus belle expression.





DES VESTIGES LIVRENT LEURS SECRETS

L'archéologie du parlement de la province du Canada à Montréal

par François Gignac, Louise Pothier et Hendrik Van Gijsegem

En 2010, Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, entamait un important programme de recherches afin de préserver et redonner vie à l'un des sites archéologiques les plus emblématiques du Vieux-Montréal : le site du Marché-Sainte-Anne-et-du-

Parlement-du-Canada-Uni, ainsi reconnu par le ministère de la Culture et des Communications du Québec et par la Commission des lieux historiques nationaux du Canada.

En quoi ce site constitue-t-il un cas exemplaire de préservation du patrimoine archéologique canadien?

Et que nous révèle l'étude de ces vestiges et des archives liés à un épisode trop méconnu de notre histoire politique?

Pour répondre à cette question, remontons d'abord à la construction même de l'édifice du marché Sainte-Anne, en 1832, qui sera transformé

Modélisation 3D du marché Sainte-Anne. L'édifice est d'influence néo-classique, un style architectural bien ancré à Montréal dès le premier quart du 19^e siècle : symétrie omniprésente, proportions harmonieuses et intégration d'éléments d'inspiration classique.



en parlement une dizaine d'années plus tard. Ce bâtiment situé dans la partie ouest de la ville ancienne fait alors partie d'un projet audacieux, de grande envergure, qui consistait d'abord à canaliser en souterrain un cours d'eau, la Petite rivière, dans un monumental égout en pierre de taille, puis à construire en surplomb de ce canal un marché en pierre long de plus de 100 mètres. Les deux architectes responsables du projet, John Wells et Francis Thompson, se seraient inspirés des plans du marché Quincy à Boston (1826). Tout comme son cousin américain, le marché Sainte-Anne est de style néoclassique, doté de deux étages, d'un corps central imposant flanqué de deux longues ailes fermées par des portiques, et d'un niveau de celliers en soubassement. Le marché ouvre ses portes aux Montréalais au

printemps 1834.

L'édifice du marché, qui s'avérait le plus imposant bâtiment de la ville, est transformé en parlement au moment où Montréal devient la capitale de la province du Canada, de 1844 à 1849. Au cours de cette période, le gouvernement responsable s'impose définitivement en lieu et place de l'ancien régime colonial. Le Canada devient alors l'une des premières colonies de l'Empire britannique à prendre le contrôle de ses affaires intérieures.

Nous proposons ici de courtes vignettes destinées à faire un tour d'horizon des plus récentes découvertes faites sur le site du parlement par l'équipe de Pointe-à-Callière.

Une préservation inestimable

Sous le bâtiment, l'égout en pierre – demeuré en fonction jusqu'en 1989,

une longévité exceptionnelle! –, a limité les développements immobiliers et l'enfouissement de services publics pendant un siècle et demi après l'incendie de 1849, ce qui a favorisé la préservation des vestiges du marché/parlement. Quelque 350 000 témoins matériels associés au marché et au parlement sont ainsi demeurés plus ou moins intacts profondément sous la surface de la place D'Youville, relativement à l'abri des perturbations. Soulignons que les fondations en maçonnerie du bâtiment, construites dans le lit de la rivière, sont conservées intactes jusqu'à cinq mètres sous la chaussée actuelle.

Entre 2010 et 2017, les fouilles entreprises par Pointe-à-Callière permettent aux archéologues d'étudier en profondeur les vestiges du bâtiment à la recherche d'indices

permettant la reconstitution « virtuelle » et l'organisation intérieure des lieux.

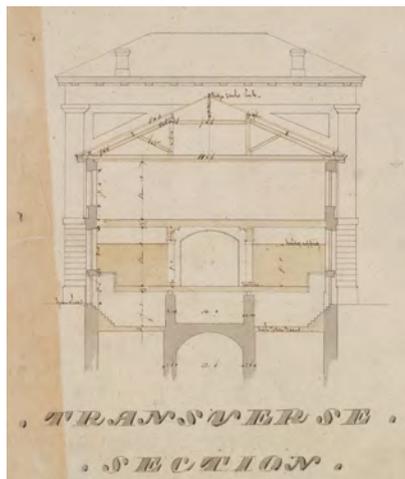
De plus, l'analyse et la restauration de milliers d'artefacts et d'écofactifs découverts sur le site lèvent le voile sur l'histoire des occupants du lieu, du boucher jusqu'au parlementaire. Les nombreux témoins matériels relatent la richesse d'un site dont l'histoire est restée dans l'ombre pendant plus d'un siècle et demi.

De marché à parlement

C'est l'architecte George Browne qui entreprend de transformer l'immeuble en prévision de son changement de vocation. Au rez-de-chaussée, les anciens étals de bouchers seront transformés en bureaux pour les greffiers et les écrivains parlementaires, tandis que des escaliers, ajoutés aux portiques, permettront le va-et-vient des messagers entre les bureaux et les assemblées en cours. À l'étage, l'aile est sera transformée en salle du Conseil législatif. Elle est décrite comme étant spacieuse et richement décorée. Derrière la salle sont aménagés, entre autres, le bureau du

greffier et la bibliothèque du conseil.

De son côté, l'aile ouest deviendra la salle de l'Assemblée législative, où siègent les élus. Derrière cette



Les plans du marché Sainte-Anne. Approuvés et notariés le 13 juillet 1833. Vue en coupe du marché à la hauteur du corps central, canalisation de la Petite rivière visible en bas, au centre.

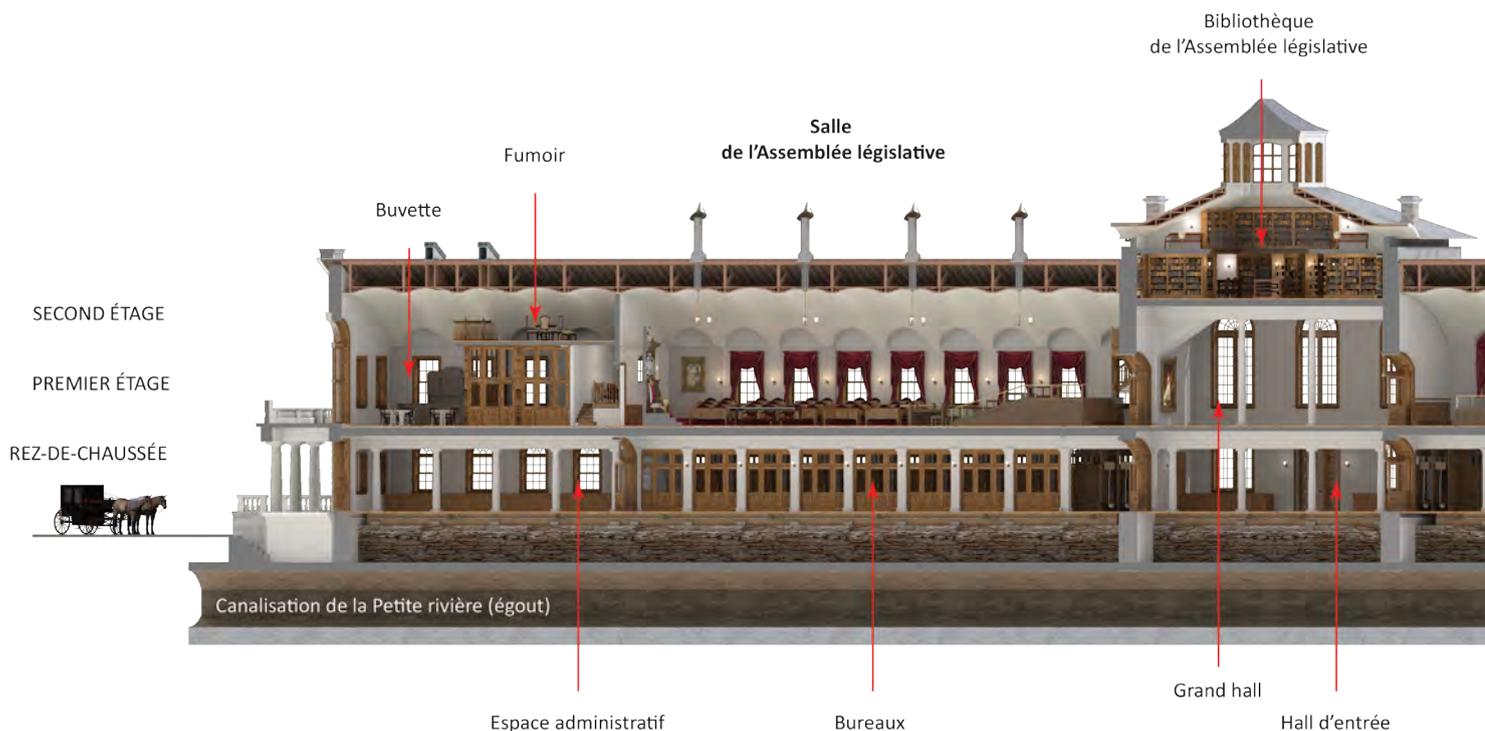
salle se trouvent une enfilade de pièces, dont la garde-robe (salle de réunion), la buvette et le fumoir. La bibliothèque de l'Assemblée est,

quant à elle, aménagée dans le corps central de l'édifice, où un nouvel étage est construit pour l'occasion et doté d'un lanterneau pour laisser entrer la lumière naturelle.

L'édifice du parlement est détruit par un incendie, lors d'une émeute des Tories, le 25 avril 1849. La déflagration détruit presque la totalité de l'édifice et de son contenu, dont plus de 22 000 volumes provenant de ses deux bibliothèques. Le marché Sainte-Anne sera reconstruit en 1851 sur les ruines du précédent, puis démoli à son tour en 1901. Le site est aménagé en stationnement vers 1920, préservant en sous-sol les traces des occupations antérieures.

D'étonnantes découvertes : comprendre l'immeuble et son contenu

À ce jour, aucun plan connu du parlement ne subsiste; quelques iconographies d'époque nous renseignent sur l'intérieur des deux chambres. Mais les plans et devis de construction du marché Sainte-Anne et certains documents liés à la transformation du bâtiment nous permettent de reconstruire l'aspect



CETTE PAGE EN HAUT : BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC - OAM, CHIROZ / EN BAS : MODÉLISATION GUY LESSARD, ARCHITECTE - ÉPIONTE-À-CALLIÈRE, CITÉ D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

du parlement de façon plausible. De plus, grâce à l'archéologie, des éléments inédits relevant de son occupation ont été révélés.

Par exemple, pendant les fouilles archéologiques de l'aile ouest du parlement, la découverte d'un cachet postal en bronze (tampon encreur), qui porte l'inscription : Legislative Assembly / Canada, attire aussitôt l'attention des archéologues. Car la trouvaille est majeure : témoin du travail quotidien des parlementaires et des fonctionnaires de l'Assemblée législative, il corrobore les descriptions qui en évoquent la présence de bureaux dans l'ouest de l'édifice.

Émis pour la première fois en 1849, ce cachet postal n'aura eu qu'une courte vie utile. Dans une lettre postée de Montréal, le député Malcolm Cameron écrit en anglais à son correspondant londonien : « Le Parlement siègera jusqu'en juin. Toutes nos belles mesures vont passer. » Une semaine après avoir écrit ces mots, le parlement est incendié, le soir du 25 avril. Cette lettre et le cachet postal qui lui était apposé seront réunis en 2017.

Un autre cachet, à cire celui-là, a

été retrouvé dans une zone connue pour avoir abrité la bibliothèque du Conseil législatif, non loin de plusieurs dizaines d'amas de papier brûlé. En effet, deux concentrations



Le sceau en bronze de la bibliothèque du Conseil législatif.

de ces livres carbonisés, une dans l'aile est et l'autre dans le corps central, correspondent respectivement aux emplacements des bibliothèques du Conseil et de l'Assemblée.

Une résidence au parlement

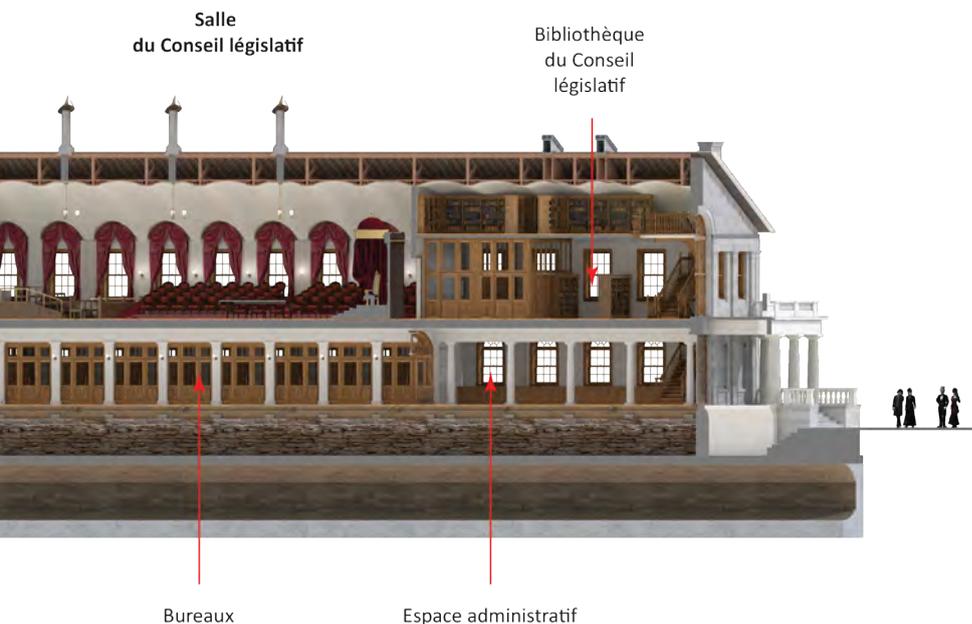
Une famille, au moins, a résidé dans le parlement de Montréal : tant le contexte archéologique que les sources historiques le démontrent. Selon celles-ci, André Leroux dit Cardinal, messenger en chef de l'Assemblée législative, y emménage dès 1844 avec sa femme Françoise, sa fillette Virginie (née en 1841) et un domestique. Dans la partie sud du corps central, les fouilles ont révélé de nombreux artefacts témoignant de cette occupation familiale : des objets liés à l'hygiène personnelle, au service des repas et à des jeux d'enfants.

Dans la couche d'incendie à cet endroit, les archéologues ont retrouvé plusieurs ensembles céramiques de qualité, dont un service à déjeuner, un service à dîner et quelques pièces d'un service pour enfant, ainsi qu'un certain nombre d'objets liés à l'hygiène comme des brocs, des bassins et des pots de chambre. Il convient d'associer bien davantage ces objets à une maisonnée plutôt qu'aux nombreux membres d'une institution comme le Parlement.



Au dessus : Service à thé jouet ayant vraisemblablement appartenu à la petite Virginie, la fille d'André Leroux dit Cardinal, messenger en chef de l'Assemblée législative.

À gauche : Modélisation du parlement de Montréal.



Commémoration et propagande progressiste

Parmi les dizaines de milliers de fragments céramiques que les archéologues mettent au jour dans le corps central du parlement de Montréal, certains retiennent particulièrement l'attention par leur caractère singulier. Une fois le remontage effectué, deux petits pichets en grès fin apparaissent, qui portent respectivement les effigies et les noms de Richard Cobden, député libéral britannique (Whig), et de Robert Peel, premier ministre de la Grande-Bretagne (Tory). Ces pichets étaient fabriqués en Angleterre pour commémorer le retrait des Corn Laws par le gouvernement britannique en 1846. Les Corn Laws étaient des lois protectionnistes sur les céréales et farines ayant pour but de contrer la concurrence étrangère et garantir des prix stables aux cultivateurs britanniques. Et à partir de 1843, le coût élevé que représente le transport transatlantique pour les fermiers et les marchands canadiens est compensé par les tarifs préférentiels (*tariffs*, ou taxes sur les importations) consentis par le Canada Corn Act.

Richard Cobden, l'un des personnages figurant sur les pichets, cherche à rallier la population afin de convaincre le Parlement conservateur de remplacer les

vieilles lois protectionnistes par un libre-échange commercial. La maladie de la pomme de terre et de désastreuses récoltes au milieu des années 1840 causent des famines et des crises économiques globales, ce qui incite Robert Peel à céder aux pressions de Cobden afin, entre autres, de porter assistance à l'Irlande. Ces pichets sont à la fois commémoration, promotion de philosophies politiques et propagande. Son propriétaire affichait ainsi clairement ses attitudes face à l'économie politique. Nous savons aujourd'hui que l'abolition des Corn Laws n'est pas étrangère à la hausse de mécontentement des Tories menant ultimement à l'incendie du parlement.

Une découverte inattendue

En 2010, l'annonce des recherches de Pointe-à-Callière dans les médias a donné lieu à une remarquable découverte, d'ordre historique plutôt qu'archéologique, concernant l'héritage matériel du parlement de Montréal.

Reportons-nous au soir du 25 avril 1849, au moment où les émeutiers pénètrent dans le parlement et saccagent le mobilier. Un témoin décrit cette scène : des individus décrochent les armoiries royales de Grande-Bretagne surmontant le fauteuil de l'orateur de l'Assemblée

et les endommagent violemment. Leur sort sombre ensuite dans l'inconnu jusqu'à l'annonce des fouilles des vestiges du parlement par Pointe-à-Callière.

L'honorable Robert P. Kaplan, Solliciteur général du Canada (1980-1984) et député libéral fédéral pendant 25 ans, contacte la direction du Musée pour l'informer qu'un objet qu'il a acquis à l'encan deux décennies auparavant pourrait s'avérer d'une grande importance pour la mise en valeur du site. Il pourrait s'agir des armoiries de la salle de l'Assemblée législative – ce qui serait aussi improbable qu'inespéré, dit-il, aucune information les concernant n'étant connue depuis l'incendie.

Est-ce le cas? Un premier indice prometteur est fourni par une aquarelle réalisée par James Duncan : les proportions des armoiries concordent avec celles de la pièce retrouvée. Mais un détail saute aux yeux : l'artiste a inversé le lion et la licorne! Les armoiries d'Écosse, très semblables à celles du Royaume-Uni, les inversent, de fait. Maladresse liée à une esquisse précipitée? Geste délibéré? Mais Duncan étant Irlandais, difficile de le soupçonner d'activisme. Par ailleurs, les cicatrices qui affligent les principaux attributs correspondent à la description des événements de 1849. Enfin, les analyses physicochimiques des couches de peinture, réalisées par l'Institut canadien de conservation au moment de la restauration, nous apprennent que la couche de fond est constituée d'un pigment mis au point en 1820. En certains endroits, une vingtaine de couches se superposent, allant de bronzines et de dorures à des peintures plus récentes.

Pichets découverts dans les vestiges du parlement de Montréal. Leur décor, moulé des deux côtés, montre les deux principaux acteurs liés au retrait des Corn Laws, et, en dessous, leur nom : « Richard Cobden ESQ MP (Esquire, Member of Parliament) » et « Sir Robert Peel ».





Selon une hypothèse avancée par les archéologues de Pointe-à-Callière, cet objet aurait été emporté par des émeutiers en guise d'un trophée le soir du 25 avril 1849 et conservé pendant des générations (dans une même famille?), avant d'être vendu à l'encan. De toute évidence, la mémoire de son contexte d'origine avait été préservée – en croire l'explication du vendeur –, mais le hiatus de ces décennies d'ombre dans une propriété privée demeure inexplicable. Heureusement, in extremis, les armoiries ont retrouvé le chemin de leur demeure d'origine.

Le parlement, comme si vous y étiez

Les recherches de Pointe-à-Callière ont rassemblé de manière inédite des données archéologiques et historiques qui ont permis de reconstruire d'une manière remarquablement fidèle et détaillée les intérieurs et les extérieurs du parlement, incluant son organisation spatiale, son mobilier et ses matériaux

de construction. La contribution d'un architecte et artiste du 3D à ce volet des recherches est non négligeable.

Ces quelques vignettes se veulent un aperçu de la diversité des découvertes faites au cours de la dernière décennie. L'avancement des connaissances acquises tant au niveau du marché Sainte-Anne, que celui du parlement, est phénoménal. Longtemps oubliés ou bien méritant une note de bas de page dans les cahiers d'histoire, le parlement de Montréal et le statut de la ville comme capitale font à nouveau partie des priorités de recherches de Pointe-à-Callière et de ses collaborateurs. L'impact de ces quelques années de transformation politique sur le caractère de la ville aura été durable. De métropole essentiellement économique, elle sera vite transformée en centre culturel et intellectuel avec l'arrivée d'hôtels, de restaurants et d'une élite instruite

Dessin aquarellé, réalisé vers 1848 par James Duncan, qui montre la Chambre de l'Assemblée législative du parlement de Montréal. Le fauteuil de l'orateur, en bois d'acajou, est surmonté des armoiries royales, symbole de ce haut lieu du pouvoir britannique, et d'une horloge. En haut à gauche, les armoiries de la salle de l'Assemblée législative, retrouvées plus d'un siècle après leur perte.

durant les années 1840. Ce statut perdurera au-delà du déménagement de la capitale vers Toronto, Québec, puis finalement Ottawa.

Ce récit en est donc un de la remarquable redécouverte d'un moment clé dans l'histoire du Montréal victorien. C'est aussi celle d'un lieu de mémoire de l'histoire canadienne qu'il importe de préserver et de rendre accessible aux générations futures. Pour en savoir davantage sur l'histoire du site, consultez *Montréal capitale. L'exceptionnelle histoire du site archéologique du marché Sainte-Anne et de la province du Canada.*

LORSQUE LE MUSÉE FAIT PLACE AUX PERSPECTIVES AUTOCHTONES

Réfléchir à 12 000 ans d'histoire

par Jonathan Lainey

Fondé par David Ross McCord, un averse collectionneur passionné d'histoire, le Musée McCord existe à Montréal depuis 100 ans. Si le noyau initial des collections du musée reflète l'intérêt de son fondateur pour les Premiers Peuples et les grands événements de l'histoire du Canada, de nombreux objets proviennent aussi des collections de la *Natural History Society of Montréal*, créée en 1827, de même que des musées de l'Université McGill, dont le Redpath, qui se sont départis de leurs collections ethnographiques au fil du temps. Enfin, plusieurs donations privées sont venues bonifier la collection du Musée McCord qui est aujourd'hui le gardien d'une riche et unique collection.

La collection Cultures autochtones

Constituée de plus de 16 000 artefacts archéologiques et objets historiques racontant près de 12 000 ans d'histoire, la collection Cultures autochtones est parmi les plus significatives au pays, notamment pour la diversité et la qualité remarquables des objets qui la composent.

Témoins éloquents de la culture matérielle des Premières Nations,

des Inuits et des Métis au Canada principalement, mais également de certaines régions des États-Unis, de la Sibérie et du Groenland, ces objets sont le reflet de la magnificence des cultures autochtones, de la grande diversité de leurs expressions artistiques ainsi que de leur extraordinaire capacité d'adopter et d'incorporer les influences étrangères.

Ces objets évoquent des traditions, des conceptions du monde et des connaissances plusieurs fois centenaires qui ont toujours leur pertinence aujourd'hui. Il va de soi que la gestion, la documentation et la mise en valeur d'une telle collection doivent s'opérer en considérant les sensibilités actuelles et en faisant place aux voix et perspectives autochtones.

Gestion et accès aux objets

Le Musée McCord est engagé depuis plusieurs années dans une démarche visant à accroître la pertinence et l'accessibilité de cette collection auprès des nations autochtones, et à veiller à ce que son rayonnement reflète leurs préoccupations et leurs perspectives contemporaines. Être sensible et à l'écoute des conceptions



et protocoles autochtones est primordial pour le maintien de bonnes relations avec les communautés dont le musée conserve les objets. Par exemple, non seulement certains objets conservés ne sont jamais exposés, mais ils sont aussi cachés de la vue dans les espaces d'entreposage, et ce, à la demande des communautés concernées. C'est le cas entre autres de masques iroquoiens de nature spirituelle. Afin de respecter les protocoles et préoccupations des communautés d'origine, le musée accueille des représentants annuellement pour réaliser des cérémonies en lien avec ces objets.

Toujours dans le but d'être pertinent



pour les individus et communautés autochtones, le musée s'engage à faire son possible pour rendre accessible ce patrimoine culturel aux représentants des nations et communautés concernées. Par exemple, un artiste inuk qui souhaite observer des reproductions miniatures de canots kayaks pour un projet personnel peut demander à travailler quelques heures directement en présence des objets qui l'intéressent et ainsi bénéficier d'un accès privilégié avec des objets de sa culture. Et si un chercheur haïda, pour prendre un autre exemple, a besoin d'images spécifiques d'un objet de sa culture afin d'en faire une reproduction dans sa communauté

située à l'extrême ouest du pays, le conservateur se fait un point d'honneur d'aller dans la réserve pour prendre les photographies selon les directives du chercheur et ainsi capter les angles précis qui lui permettront de comprendre comment l'objet est construit et assemblé.

Documentation des objets

Une des tâches qui incombe au conservateur du musée est la documentation des objets qui constituent la collection. Exercice fascinant autant que fastidieux à l'occasion, la reconstitution de l'histoire des objets doit se faire avec une grande précaution. Comme les musées sont dépositaires

Vue de la première section de l'exposition *Voix autochtones d'aujourd'hui : savoir, trauma, résilience.*

d'objets accumulés au fil des années, l'état des connaissances sur ceux-ci est souvent tributaire des pratiques de collecte du passé de même que des intérêts et points de vue des collectionneurs d'une autre époque. Et comme les cultures autochtones ont longtemps été méconnues et stéréotypées, l'idée que l'on se faisait sur certains éléments de leur culture matérielle peut traverser le temps jusqu'à nous. C'est ainsi que les colliers de wampum, ces importants objets de nature diplomatique



et cérémonielle, se sont retrouvés dans certaines collections numismatiques au pays...! Cela signifie que l'information qui accompagne l'objet, lorsque présente — ce qui n'est pas toujours le cas — n'est pas forcément garante de vérité. Pour le conservateur et le chercheur en culture matérielle, cette rareté d'information valide ou vérifiée demande de faire preuve d'ingéniosité, de varier les sources le plus possible, de les mettre en perspective et de ne pas hésiter à les remettre en question.

Le Musée McCord reconnaît aussi que le savoir en lien avec les objets qu'il conserve se trouve bien souvent en dehors de ses murs. Lorsque des chercheurs, artistes ou Aînés autochtones indiquent au musée que tel objet signifie telle ou telle chose ou était utilisé dans un contexte précis, les membres de l'équipe muséale font en sorte d'inclure ce savoir local ou communautaire dans leur base de données afin que l'histoire ou la symbolique de l'objet soient mieux comprises. C'est ainsi que la

description de la majorité des objets haïdas de la collection du Musée McCord a pu bénéficier du regard expert de l'éminent artiste Robert Davidson lors du développement de l'exposition *Art haïda : Les voies d'une langue ancienne* (2006), et que la plupart des vêtements inuits ont pu être catalogués avec l'aide de membres des communautés inuites par Betty Kobayashi Issenman, commissaire de l'exposition *IVALU : Traditions du vêtement inuit* (1988-1989).

Mise en valeur et exposition

Mettre en valeur les objets autochtones dans des expositions destinées au public nécessite aussi certaines précautions et sensibilités. Au Musée McCord, les expositions sont développées avec l'aide de commissaires autochtones ou avec la contribution de comités consultatifs externes, et le contenu est généralement développé en collaboration avec les individus et communautés autochtones dont l'histoire et la culture sont présentées. Il s'agit d'une façon de donner la parole aux Autochtones, de mettre de l'avant



En haut : Modèles réduits de kayaks inuits avec équipement, fabriqués à partir de matériaux locaux.

Au centre : Sifflet cérémoniel haïda, première moitié du 19^e siècle.

leurs voix et témoignages, et de leur laisser la place pour se raconter au sein des murs du musée. Cette approche permet aussi de valoriser certaines perspectives en ce qui a trait à l'interprétation de l'histoire. Mettre l'emphase sur certains faits historiques qui ont contribué à la marginalisation des Autochtones et communautés culturelles est une façon de décoloniser le récit de notre histoire commune.

Lors du développement d'une exposition, le musée doit parfois tenir compte du fait que certains objets ne doivent pas être exposés au public. C'est le cas notamment des objets sacrés ou cérémoniels qui ont été fabriqués pour être utilisés et montrés dans des contextes culturels ou spirituels spécifiques. C'est seulement lorsque le musée obtient l'autorisation de la communauté d'origine d'exposer un tel objet qu'il le fait, sinon, il s'en abstient.

En guise d'exemple, le musée a commandé un nouveau *teueikan* (tambour cérémoniel innu qui sert

notamment au chasseur pour communiquer avec l'esprit de l'animal) auprès d'artisans contemporains pour sa nouvelle exposition sur les cultures autochtones (*Voix autochtones d'aujourd'hui : savoir, trauma, résilience*), plutôt que d'exposer un superbe et ancien *teueikan* qui est conservé et dont l'origine précise est inconnue. D'un point de vue muséologique, cela peut parfois être frustrant de ne pouvoir exhiber ces objets d'une beauté unique, mais d'un point de vue du respect et du maintien des bonnes relations avec les communautés autochtones, le musée est convaincu que c'est la chose à faire.

Dans les coulisses du développement d'une exposition se cachent plusieurs enjeux qui sont généralement invisibles aux visiteurs. S'il existe actuellement plus de 640 communautés autochtones à travers le Canada, réparties en trois groupes distincts — Premières nations, Inuit, Métis —, comment s'assurer que tous se sentent représentés dans une exposition dont la surface en mètres carrés est extrêmement restreinte? Quels thèmes privilégier pour raconter l'histoire de riches et diverses cultures qui ont continué d'évoluer pendant des centaines d'années depuis le contact avec l'Europe? Comment aborder convenablement des histoires sensibles et difficiles comme les pensionnats indiens ou les femmes et filles autochtones disparues ou assassinées? Une collaboration adéquate avec les principaux concernés permet de pallier à ces difficultés.

Un autre enjeu qui peut frustrer un historien conservateur habitué d'écrire des articles scientifiques avec de multiples notes de bas de page : le nombre de mots alloués pour rédiger un panneau explicatif ou un cartel servant à décrire un objet. Alors qu'un livre entier peut être rédigé sur une réalité complexe, le musée doit parfois



se contenter d'un paragraphe de 60 mots afin d'accommoder le visiteur et de tenir compte de l'inévitable fatigue muséale. Voilà un défi de condensation intéressant et stimulant!

Autochtonisation et décolonisation au Musée McCord

Le Musée McCord adopte des démarches d'autochtonisation et de décolonisation qui participent à un climat de respect et d'ouverture entre le musée et les nations autochtones. Les pratiques professionnelles intègrent depuis plus de 30 ans les savoirs et les pratiques autochtones aux expositions, aux programmes éducatifs, à la recherche et la documentation. Depuis la réouverture du musée en 1992, les expositions portant sur des sujets autochtones ont été développées en collaboration et en consultation avec des acteurs du milieu autochtones et lorsque possible, une place est faite aux artistes autochtones contemporains dans les expositions. Des expositions itinérantes autochtones ont aussi été présentées. Depuis quelques années, un programme d'artiste en résidence a permis à de nombreux artistes autochtones d'accéder aux collections du musée afin de créer leurs propres œuvres qui sont ensuite exposées

En haut : Entrée de l'exposition *Voix autochtones d'aujourd'hui : savoir, trauma, résilience*. Les visiteurs sont accueillis par des membres des Premières Nations, dont Cheryl McDonald de la communauté de Kanesatake.

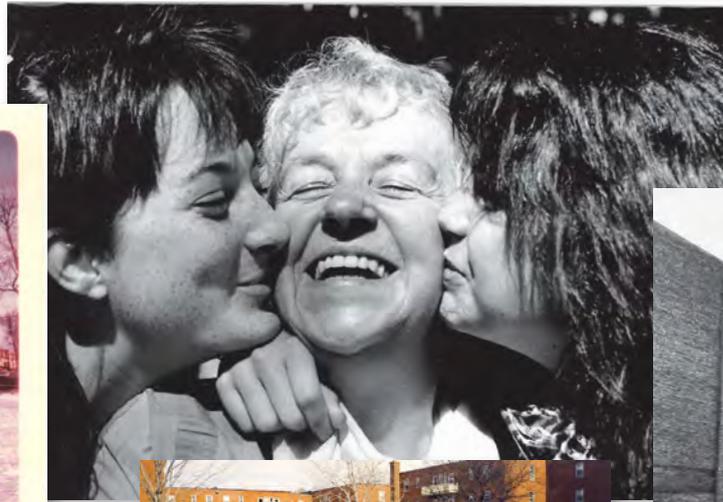
En bas : Collier de wampum, Terres boisées de l'Est, 18^e siècle. Ce wampum symbolise probablement une entente pacifique entre trois nations ou villages.

pendant quelques mois.

En plus d'avoir deux membres de nations autochtones au sein de son conseil d'administration et d'avoir engagé un conservateur autochtone, le McCord a récemment mis sur pied un comité consultatif autochtone permanent, dont le but principal est de poser un regard transversal éclairé sur les initiatives d'autochtonisation du musée.

Le musée est confiant d'adopter une approche sensée : faire de la place aux voix autochtones au sein même de la structure de l'institution et impliquer les peuples autochtones dans chaque projet qui les concerne afin de leur donner la possibilité de raconter leurs histoires et ainsi s'assurer que leurs points de vue soient considérés et que leurs voix soient entendues. 🐾





HISTOIRE ORALE : UN TRÉSOR MUSÉAL

La collection de témoignages du MEM –
Centre des mémoires montréalaises

par Marie-Anne Gagnon

Je suis gardienne de souvenirs, mais je ne suis pas un grenier. Je préserve la beauté du quotidien, sans être photographe. Je suis entourée de mots et d'histoires, mais ma bibliothèque n'est point faite de papier. Je suis conservatrice de mémoires de femmes et d'hommes, d'émotions et d'expériences.

Témoins du temps montréalais qui passe, les réserves du MEM — Centre des mémoires montréalaises présentent non seulement des objets et images qui rappellent l'histoire populaire du dernier siècle, mais aussi une

précieuse collection de témoignages. Pour raconter l'histoire et les identités de Montréal, le MEM donne une place importante à la mémoire citoyenne, cette mosaïque de vies qui donne sa couleur propre à la métropole. Écouter des souvenirs, c'est le privilège de regarder un moment ou une époque à travers le regard de celles et ceux qui ont vécu l'histoire.

Le MEM est l'héritier du Centre d'histoire de Montréal (CHM), le musée de la Ville de Montréal fondé en 1983. C'est au début des années 2000 que l'équipe du CHM

À gauche : Merlaine Brutus. Du fonds *Tèt ansanm, tous ensemble : présences haïtiennes d'ici*.

En haut : Cécile St-Jean avec Daphnée et Julie. Du fonds *Quartier Rosemont*

À droite : Jack W. Lee et dignitaires lors d'une cérémonie. Du fonds *EnQuête d'histoires : la communauté chinoise de Montréal*.

En bas : Voisins d'Ella MacDonald au jardin communautaire. Du fonds *Benny Farm*.

expérimente l'histoire orale. Les premiers projets prennent la forme de « cliniques de mémoire », des

À GAUCHE : COLLECTION MEM/ FONDS TÈT ANSANM, TOUTS ENSEMBLE : PRÉSENCES HAÏTIENNES D'ICI, 2004, 62x321
EN HAUT : COLLECTION MEM/ FONDS QUARTIER ROSEMONT, 2005, 02x18,60. À DROITE : COLLECTION MEM/ FONDS ENQUÊTE D'HISTOIRES :
LA COMMUNAUTÉ CHINOISE DE MONTRÉAL, 2008, 32x42. EN BAS : COLLECTION MEM/ FONDS BENNY FARM, 2005, 54x28,3

activités de collecte de témoignages à l'occasion desquelles les citoyens sont invités à raconter leurs histoires de quartier, la vie de leur communauté d'appartenance, ou leur parcours de vie personnel. Réalisées en partenariat avec des organismes communautaires, les premières collectes ne sont pas réalisées dans une optique de préservation, mais plutôt dans une optique de diffusion, notamment par des expositions, ainsi que dans le but de créer de l'engagement communautaire et de développer une fierté collective autour d'une histoire partagée.

À force d'expériences concluantes, le CHM se positionne à l'époque comme l'un des rares musées mettant en valeur l'histoire orale par la collecte et la diffusion de témoignages. Sous la direction de Jean-François Leclerc (directeur de 1996 à 2018), l'équipe du CHM va à la rencontre de Montréalais qui racontent l'histoire de leur quartier — que ce soit Rosemont, Parc-Extension ou Saint-Laurent — partagent leur expérience au sein d'une communauté issue de l'immigration — telles que la communauté portugaise, haïtienne ou chinoise — ou donnent leur perspective sur la vie au quotidien dans des complexes de logement social — à Benny Farm et aux Habitations Jeanne-Mance.

Prête pour un nouveau défi, l'équipe du CHM se lance dans une série de grands projets de collectes de témoignages qui donneront des expositions à succès : *Quartiers disparus* (2011-2013), *Scandale! Vice, crime et moralité à Montréal, 1940-1960* (2014-2017), et *Explosion 67 - Terre des jeunes* (2017-2020). Ces expositions, pour lesquelles la parole vivante est au cœur de l'expérience de tournée, font réagir les visiteurs, qui ressentent des émotions fortes, font des liens entre leur histoire et celle des témoins, et apprennent directement l'histoire de Montréal de la bouche de leurs voisins.

Pendant ce temps, en coulisses, l'équipe du CHM fait bouger la muséologie et travaille fort pour faire reconnaître le témoignage



Armand L. Monroe, deuxième à partir de la droite, et des amis. Du fonds *Scandale! Vice, crime et moralité à Montréal, 1940-1960*.

« À une époque où rien n'était permis pour les gais. Faut comprendre que jusqu'en soixante-et-neuf, on était illégal. On était illégal de toutes les manières, de toutes les façons. Et puis un bar qui était gai, comme celui que moi j'ai aidé à créer, la continuation du Samovar, au 1422 Peel, en 1957-58, 250 homosexuels dans la même place, c'était considéré comme pas loin d'un bordel, si on veut, c'était une place illicite, parce qu'on était tous illégaux. Tous. Jusqu'en soixante-et-neuf. Ils pouvaient nous arrêter. On était considérés comme des gens de troisième classe, ni plus ni moins. (...) Les gens regardaient de gauche à droite, et même en haut, avant d'entrer dans un bar. »

— Armand L. Monroe

oral comme objet muséal. De 2016 à 2019, les cassettes et disques des tout premiers projets de collectes du CHM — auprès notamment des communautés portugaise, haïtienne, de Rosemont et de Benny Farm, et de l'imprimerie Lovell — sont sauvés de la cave et de l'oubli. Ils sont numérisés, copiés, indexés et catalogués. Ce projet de sauvetage et de description est entrepris dans

l'objectif de réutiliser ces riches sources orales dans les nouveaux projets du MEM, et de les rendre disponibles pour les chercheurs qui s'intéressent aux détails du vécu, aux histoires marginalisées, et aux anecdotes ressenties.

L'idée de réutiliser des citations porte déjà fruit — prenons comme exemple *Fenêtres sur l'immigration*, une exposition itinérante s'intéressant



Jeanne Farida et son mari Farouk lors d'une réunion familiale dans leur maison à Alger, en 1991. Du fonds *Mémoires d'immigrantes*.

« Je n'ai pas quitté l'Algérie parce que j'en avais envie. Pas parce que j'étais pauvre. Pas parce que je n'avais pas d'argent. Pas parce que je n'aimais plus mon pays ni le peuple. Mais parce que j'avais peur. J'avais peur pour mes enfants, pour mon mari et pour moi-même. »

— *Jeanne Farida*

aux récits d'immigration et réalisée à partir de témoignages de la collection du CHM récoltés dans le cadre de différents projets au cours des années.

L'histoire orale nous invite à aller voir au-delà du premier récit rencontré et d'explorer des perspectives diverses, nous permettant ainsi d'accéder aux différents niveaux de l'expérience montréalaise. En écoutant des témoignages, nous apprenons à mettre de côté nos préjugés, à faire preuve d'humilité et d'empathie, à mieux comprendre la réalité de l'autre et à s'ouvrir à des univers qui

nous étaient jusqu'alors inconnus.

La collection de témoignages du MEM, bien qu'elle ne prétende pas représenter de manière exhaustive le vécu des Montréalais, préserve de l'oubli des histoires qui méritent d'être racontées. Les témoignages de cette collection sont la voix de communautés, de quartiers, de foyers et de métiers de Montréal, et elles complexifient le portrait qu'on se fait de l'histoire de notre ville. En prenant la décision de conserver et de cataloguer les témoignages en tant qu'objets de sa collection, le MEM

exprime sa volonté de valoriser les témoins comme des experts de leur vécu, et se positionne comme porteur de la mémoire des Montréalais.

Dans le cadre du MEM, la collection d'histoire orale a le potentiel d'apporter une dimension sensible et authentique à l'histoire de Montréal. C'est une collection qui comprend des entrevues avec des témoins d'un événement, d'un lieu, d'une époque, qui partagent leurs souvenirs, leurs émotions et leur interprétation du passé. La collection comprend aussi quelques entrevues avec des témoins experts, c'est-à-dire des chercheurs qui partagent leurs connaissances; ce type d'entrevue a l'avantage de rendre la mise en contexte historique bien plus vivante qu'un panneau de texte.

Aujourd'hui sous la direction d'Annabelle Laliberté, le CHM vit une grande transformation pour devenir le MEM, une institution citoyenne et muséale qui ouvrira ses portes au coin de Sainte-Catherine et Saint-Laurent dans les prochains mois. Porteur de l'héritage du CHM, le MEM a une mission revitalisée qui célèbre les identités, les voix et les mémoires montréalaises. La collection de témoignages du MEM jouera un rôle essentiel dans la mise en œuvre de cette mission. C'est d'ailleurs le désir de conserver, de développer et de mettre en valeur cette collection qui a grandement motivé la création, en 2019, du poste de conservatrice au MEM.

La mémoire vivante conservée au MEM couvre près d'un siècle, remontant jusqu'aux années 1930. La collection comprend aujourd'hui 538 entrevues avec 557 témoins, ce qui représente plus de 410 heures d'entrevues audio et audiovisuelles en cinq langues. Et cette collection est appelée à grandir! Une nouvelle collecte avec les « vélos citoyens du MEM » a eu lieu durant l'été 2021 dans le quartier Milton-Parc, et trois nouvelles collectes de témoignages sont déjà en cours de préparation, pour que dans les expositions inaugurales du MEM, les Montréalais se rencontrent et se racontent! 🐾

De 1890 à 1940, les articles de cuisine en tôle émaillée comme ceux-ci connaissent un énorme succès. Produits au Québec, en Ontario et aux États-Unis, ils sont colorés, résistants et bon marché.



DU QUOTIDIEN AU MUSÉE

Doit-on sauvegarder des objets ordinaires?

par Lydia Bouchard

Les objets du quotidien et la culture populaire occupent une place enviable dans la programmation du Musée de la civilisation. Comme dans tout musée de société, ils contribuent à éclairer le passé et à interroger le présent. Ils font aussi partie intégrante de son projet de

collectionnement, qui consiste à témoigner de la culture matérielle des occupants du territoire québécois. Tous les secteurs d'activités humaines sont conviés, de la vie domestique au monde du travail, en passant par les communications, les loisirs et bien d'autres. Ce programme est colossal.

Et malgré le volume impressionnant des collections, des lacunes demeurent à combler pour mieux témoigner du passé et de l'évolution constante de la société.

Comme conservatrice, plusieurs questions m'habitent. Comment concilier la nature vivace des



Cette cuve, datant de la fin du 19^e siècle, était utilisée pour contenir et cuire l'amidon nécessaire à l'empesage des collerettes des postulantes et des coiffes des religieuses.

collections avec les limites d'espace d'entreposage? Parmi les objets ordinaires, lesquels choisir? Des questions qui se posent avec encore plus d'acuité pour les objets contemporains et que je vous propose d'approfondir en examinant quelques acquisitions récentes.

Passer dans l'entonnoir

Le déclin des communautés religieuses a entraîné une donation majeure des Sœurs de la Charité de Québec. L'objectif était de « rendre compte de l'histoire, des œuvres et du charisme de la communauté ». Au total, plus de 4 000 objets accompagnés des archives de la communauté ont été acquis. Les objets communs, parce qu'ils font partie d'un ensemble cohérent et documenté, brossent un portrait étoffé du quotidien de cette communauté et de son apport

Des chaises et un cendrier évoquent la détente et la rencontre, ainsi que le tabagisme répandu des usagers de Lauberivière, un refuge pour personnes en situation d'itinérance.

majeur à la société québécoise dans les domaines de l'éducation, de la santé et des services sociaux.

La sélection répond à l'objectif fixé. Le filtre des critères habituels de représentativité, de polysémie, d'état de conservation, notamment, a été mis à profit dans le cadre d'une approche de sélection « généreuse ». Mais si d'autres communautés religieuses cognent à la porte du Musée pour assurer la pérennité de leur patrimoine, quelle sera la réponse? Des contraintes d'espace et la recherche d'un équilibre entre les secteurs de collection limiteront la sélection. Devant notre incapacité à tout transmettre aux générations futures, l'importance de bien choisir est une grande responsabilité. Je doute souvent. En dépit d'outils d'analyse, de politiques et de procédures régulièrement mis à jour, une part de subjectivité demeure.

Faire résonner le porte-voix

Comme jamais auparavant, les musées cherchent à refléter les modes de vie de l'ensemble des citoyens. Ils s'ouvrent à la diversité ethnoculturelle, socio-économique, régionale, religieuse, sexuelle, générationnelle ou liée à la santé. Au Musée de la civilisation, l'acquisition récente d'objets provenant de

Lauberivière donne une place à un groupe socio-économique jusque-là absent des collections : les personnes en situation d'itinérance. En apparence d'intérêt limité, les objets retenus – mobilier de récupération, téléphone, panier d'épicerie, par exemple – prennent sens avec les témoignages qui les accompagnent. Ils ont été sélectionnés au terme d'un processus de cocréation avec des experts de vécus, des intervenants et l'équipe du Musée.

Cet exemple illustre la capacité d'objets banals à refléter les réalités sociales, dans la mesure où leur dimension humaine est révélée par des récits. Or l'importance du patrimoine immatériel m'amène à poser un regard critique sur les acquisitions passées, souvent arrivées en lot et faiblement documentées. Que faire avec les milliers d'objets silencieux entassés en réserve? Est-ce envisageable de les ignorer ou de les remplacer par des objets comparables mieux documentés?

Il m'apparaît plus judicieux de miser sur la documentation à rebours, par petits pas. Évidemment, cette approche ne donne pas accès à des récits personnels, mais les informations de base sur l'objet, tels sa fonction, sa datation, le nom et l'histoire du fabricant, sont



EN HAUT : MUSÉE DE LA CIVILISATION, DON DES SŒURS DE LA CHARITÉ DE QUÉBEC. PHOTOGRAPHE : RED MÈHOT - IÇONE, 2008-289. EN BAS : MUSÉE DE LA CIVILISATION PHOTOGRAPHE : MARIE-JOSÉE MARCOTTE - IÇONE, CA2020-55



« Ces longs bras-ciseaux m'ont permis d'accueillir mes proches avec des éclats de rire tout en respectant la recommandation de deux mètres. Mais rien ne remplacera le contact direct de la chaleur humaine. »

– Aline Bernier

essentielles pour l'éclairer. C'est un mandat d'envergure pour lequel il faut se donner le temps.

L'aliénation est considérée, avec prudence, pour les objets en mauvais état ou en multiples exemplaires. Est-il pertinent de conserver 800 rabots? J'hésite. Si une telle acquisition est impensable aujourd'hui, le collectionnement en série fait partie de l'histoire des collections.

Regarder par la longue-vue

Un autre enjeu contemporain retient l'attention du Musée, celui de l'évolution rapide des technologies et de ses impacts sociaux. C'est ainsi qu'en marge de l'exposition *Une histoire de jeux vidéo*, un appel public sollicitant des dons de consoles et de jeux vidéo a été lancé. Quels jeux et consoles acquérir parmi la panoplie mise en marché depuis les années 1970? Le Musée a privilégié l'angle de la popularité au Québec et s'est allié le concours d'experts pour identifier les pièces à acquérir. Au total, 38 jeux et 14 consoles ont rejoint la réserve.

Cette collecte citoyenne était une

première au Musée. La présence des jeux vidéo dans les maisons et la possibilité de recueillir des témoignages ont motivé ce choix. J'ai trouvé stimulant de formuler des objectifs d'acquisition précis, alors que le développement des collections est généralement tributaire des offres de don. J'en retiens qu'une conception idéale d'une collection devrait toujours précéder l'analyse des propositions d'acquisition.

En 2020, une collecte citoyenne dans un format plus ouvert a été réalisée pour témoigner de la pandémie de COVID-19. Les propositions ont été triées sur la base de catégories établies après leur réception. Des pots de conserve, un collier de chien et des couvre-visages, accompagnés de leur histoire, figurent au nombre des témoins retenus. L'ensemble rend compte de l'adaptation et de la créativité de la population. Si le manque de recul est flagrant, l'opportunité de recueillir des traces directes de cet événement était incontournable. Je me demande si nos successeurs partageront ce point de vue!

Pour revenir à la question de

Aline Bernier tient les bras-ciseaux avec lesquels elle embrassait ses proches durant la pandémie de la COVID-19.

départ « Doit-on sauvegarder des objets ordinaires? » Je réponds « Absolument ». Ils se doivent toutefois d'être exemplaires et justifiés. En entrant au musée, les objets acquièrent un statut particulier, un caractère patrimonial certain ou en devenir. Dans son essai *L'objet contemporain de musée, un « objet sans qualités »*? le muséologue et sociologue français Jean Davallon souligne avec justesse : « L'artefact contemporain ne se résume pas à sa matérialité mais documente une portion de vie sociale qui est le véritable objet à patrimonialiser ».



Jeu vidéo Tetris (Gameboy), 1989.

UNE MÉDAILLE AUX MULTIPLES FACETTES

Quand la science et la recherche
lèvent des mystères

*par Monique Benoit
et Karine Léonard Brouillet*



Cette médaille restaurée présente en gravure une Vierge à l'Enfant entourée d'un motif rayonnant et d'une oriflamme. Elle a été déposée dans les fondations de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours en 1675.

En 2018, le Site historique Marguerite-Bourgeoys contacte l'Institut canadien de conservation (ICC) avec une requête particulière : la restauration d'une médaille dévotionnelle de la Vierge Marie, datant de la première moitié du 17^e siècle, qui était enfouie dans les fondations de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours dans le Vieux-Montréal depuis presque 300 ans. La médaille, conçue à partir d'une plaque d'impression recyclée, avait été insérée dans une pierre de fondation de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, fondée par Marguerite Bourgeoys, au cours de la cérémonie de bénédiction de la première pierre ayant eu lieu le 30 juin 1675. Suivant la destruction de la chapelle dans l'incendie de 1754, la médaille est retrouvée et insérée de nouveau dans une pierre de fondation de la nouvelle chapelle construite en 1771.

Le renouvellement de l'exposition permanente entrepris en 2018 par le site historique sert alors de prétexte pour approfondir la recherche et mettre en branle la conservation-restauration de certains objets, parmi les plus précieux de ses collections, et qui sont destinés aux nouveaux espaces d'exposition. C'est ainsi que débute la collaboration avec l'ICC.

Un organisme de service spécial au sein du ministère du Patrimoine canadien, l'ICC comprend presque 40 conservateurs-restaureurs et scientifiques qui collaborent avec des partenaires internationaux à l'avancement des techniques de conservation et de restauration de biens culturels. L'Institut fait aussi progresser la conservation des collections patrimoniales du Canada et en fait la promotion grâce à son expertise en sciences de la conservation, en restauration et en conservation préventive. L'ICC œuvre à la préservation de ces collections patrimoniales et promeut leur accessibilité aujourd'hui et dans l'avenir.

La médaille dévotionnelle en question est redécouverte en 1945 lors de rénovations dans la voûte située au sous-sol de la Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, et retirée de la pierre

de fondation. Elle est retrouvée en deux morceaux, son contour déformé, et elle comporte des trous de fixation sur sa périphérie. Ses deux parties sont ensuite montées sur un carton rembourré et décoré de bronzine, selon les modes de mise en exposition de l'époque. C'est ainsi qu'elle est exposée à partir de la seconde moitié du 20^e siècle, ce qui explique le fait qu'aucune photographie de son envers n'existe.

À première vue, cette simple médaille en cuivre illustre une Vierge à l'Enfant écrasant un dragon (figuration du diable) et porte l'inscription suivante en négatif (traduite ici du latin): « Ô Vierge, ennemie des monstres, donne à l'indigent la main droite secourable, et il parcourra les mers. »

L'élaboration d'un plan de traitement inclut un examen visuel suivi d'un examen scientifique, de recherches historiques, et de consultations avec le musée. Parce que la conservation du patrimoine est une priorité absolue lorsque l'on traite un objet, la première étape est d'observer sans toucher, avec toutes les méthodes et technologies disponibles. C'est ainsi que par la prise et l'analyse de radiographies numériques, l'ICC découvre que l'envers de la médaille, camouflé sous le carton rembourré, comporte des lignes semblant irradier d'un point commun. Cette découverte est rendue possible par la manipulation digitale des ombrages observés sur l'imagerie radiographique.

C'est un avantage de l'imagerie numérique que de pouvoir manipuler les contrastes pour voir à travers l'objet. De façon totalement inattendue, cette procédure mène à la découverte d'un cadran solaire de fabrication artisanale au dos de la médaille. Considérant qu'aucune image historique ni témoignage n'existe de cette partie de l'objet, c'est là une révélation de grande importance, soulevant de nombreuses questions quant à sa nature.

De ceci, l'on conclut que l'objet a servi au moins trois rôles dans son histoire : plaque d'imprimerie, cadran solaire et médaille dévotionnelle. L'on



Emily Higginson, l'une des restauratrices de l'ICC, travaille au traitement d'une assiette.

conclut donc que la médaille a commencé sa carrière dans l'imprimerie, probablement sur le vieux continent, pour ensuite être recyclée comme cadran solaire en Nouvelle-France et finalement comme médaille dévotionnelle insérée dans une pierre de fondation.

Avec l'accord du musée, l'ICC opte pour un plan de traitement permettant l'appréciation des deux côtés de l'objet et visant sa préservation et sa mise en valeur en tant que témoignage du passé. La restauratrice responsable du projet détache donc la plaque de son support de carton rembourré avant de la nettoyer. Un tel nettoyage implique le retrait des accréions et croûtes de corrosion qui masquaient le cadran solaire, sans en abîmer la surface d'origine. La restauratrice a fabriqué sur mesure des outils adaptés au projet, qu'elle a ensuite utilisés de concert avec des instruments de dentiste, des micrograttoires et même une perceuse dentaire. Au cours de plus de 75 heures de travail minutieux sous binoculaire, le cadran solaire a progressivement révélé ses formes. Maintenant nettoyées, les deux parties de l'objet ont été réunies à l'aide d'un adhésif moderne.

Le travail de restauration physique est maintenant terminé, mais la recherche historique ne fait que commencer, car la plaque soulève plusieurs questions. Elle possède les caractéristiques d'une plaque

d'imprimerie bien qu'elle ait été présente en Nouvelle France en 1675 quand l'imprimerie y était interdite, menant à des questions sur le contexte de son utilisation et de son arrivée au Nouveau Monde. La plaque est ensuite recyclée en cadran solaire, peut-être pour mesurer le temps entre les prières de la journée. Un principe intéressant des cadrans solaires est qu'ils doivent être calibrés selon un lieu géographique spécifique pour adéquatement représenter le passage du temps. Une investigation approfondie des caractéristiques du cadran solaire pourrait donc révéler une part de son origine. Un autre mystère est la nature et l'origine de l'inscription qui se trouve sur le cadran solaire.

La médaille est exposée au Site historique Marguerite-Bourgeoys situé dans le Vieux-Montréal. Le patrimoine documentaire au sujet de la chapelle est accessible au public sur le site du Répertoire du patrimoine culturel du Québec. 🐾

Les autrices aimeraient remercier Mylène Choquette (Technologue principale en documentation scientifique, ICC), Marie-Hélène Foisy (gestionnaire, ICC) et Stéphan Martel (Directeur adjoint et responsable de la recherche, Site historique Marguerite-Bourgeoys) pour leur contribution à cet article.

Jacques Cartier (1491-1557) érigeant une croix à Stadaconé à l'emplacement actuel de la ville de Québec, peinture de 1859.



PRÉSERVER UN PATRIMOINE EN PÉRIL

Les musées au service de la mémoire des
congrégations religieuses

par Denis Robitaille

La première messe catholique en sol canadien est célébrée le 7 septembre 1535 à L'Isle-aux-Coudres, sur le fleuve Saint-Laurent, par les deux aumôniers qui accompagnent l'équipage de Jacques Cartier. L'hiver suivant, l'explorateur séjourne à Stadaconé, où sera un jour fondée la ville de Québec.

Ses hommes souffrent du scorbut, 25 d'entre eux en meurent. Cartier fait dresser un autel au pied d'un arbre dans la forêt pour implorer le secours divin. Il y dépose une image de la Vierge et organise une procession de tous ceux qui peuvent encore marcher en chantant des psaumes et l'*Ave Maris Stella*, un hymne très

populaire chez les matelots bretons.

La première messe et le premier pèlerinage au pays nécessitent l'usage de vêtements et objets liturgiques, de statuaires ou encore de livres de chant apportés d'Europe. Ces objets-là ont probablement été rapportés en France. Mais ceux qui seront apportés plus tard par les

premiers colons et les missionnaires et ceux qui seront ensuite créés ici constitueront l'un des pans les plus importants du patrimoine culturel et artistique du pays.

Au Québec et ailleurs au Canada, les églises autour desquelles sont regroupés les villes et villages sont décorées par des peintres et sculpteurs qui y réalisent souvent l'essentiel de leur œuvre. Les différentes communautés et nationalités apportent leurs traditions, leur architecture et les objets religieux qui les caractérisent. Au sein de ce patrimoine, celui constitué par les congrégations religieuses d'hommes et de femmes se distingue par la quantité d'objets et d'archives préservés et par la diversité des œuvres et établissements qu'elles ont administrés.

Les communautés fondatrices

La première communauté religieuse à s'installer au pays, les Récollets, arrive en 1615 avec Samuel de Champlain, 80 ans après le séjour de Jacques Cartier à Stadaconé. Elle construit en peu de temps une chapelle près de l'Habitation de Québec et part courir le pays à la rencontre des Autochtones.

Cinq ans plus tard, les religieux construisent un couvent et une église sur les bords de la rivière Saint-Charles, à Québec. L'Hôpital général de Québec occupe aujourd'hui ce site et garde encore des traces de cette installation des origines.

Pour orner leur église, célébrer la messe, évangéliser les Autochtones, les Récollets ont avec eux des images, des sculptures, des objets liturgiques. Pour vivre en communauté dans leur couvent, ils ont besoin de meubles, d'objets pour la cuisine et d'outils pour cultiver la terre et construire leurs lieux de vie et de prière. Après les Récollets et les Jésuites (arrivés en 1625) débarquent à Québec les Augustines et les Ursulines, le 1^{er} août 1639, premières communautés féminines dédiées au soin des malades et à l'éducation. Dans leurs coffres, elles apportent



Portrait par l'artiste Antoine Plamondon de Sœur Sainte-Anne, née Marie-Mathilde Guillet dit Tourangeau, à l'âge de 17 ans en 1841.

les documents constitutifs de leur mission, des objets religieux, des livres de médecine et d'autres pour l'enseignement.

À l'époque de la Nouvelle-France, les communautés d'hommes (Récollets, Jésuites, Sulpiciens) et le Séminaire de Québec, les communautés de femmes (Augustines, Ursulines, Hospitalières de Saint-Joseph, Congrégation Notre-Dame), construisent les premiers couvents, écoles et hôpitaux. Elles contribuent de façon déterminante au développement de la colonie et à l'occupation du territoire. Après elles, plusieurs autres congrégations sont fondées ou viennent de France pour participer au développement du pays d'un océan à l'autre. Toutes les congrégations auront besoin elles aussi d'objets pour la prière, la vie communautaire et leur mission spécifique. Conservés précieusement, ils constituent aujourd'hui un patrimoine d'envergure et d'importance nationales.

Un patrimoine en péril

Les congrégations religieuses connaissent un essor important au cours de la seconde moitié du

19^e siècle et de la première moitié du siècle suivant. Au Québec, en particulier, elles prennent en charge les petites et grandes écoles et les lieux d'enseignement spécialisé, les hôpitaux, les asiles pour le traitement des problèmes de santé mentale, le service du clergé, les lieux de pèlerinage, les aumôneries dans les mouvements d'action catholique, la prière contemplative, l'action missionnaire à travers le monde, les publications religieuses et des maisons d'édition.

Très tôt, les congrégations religieuses sont conscientes de l'importance de préserver la mémoire des débuts et de l'évolution de leur œuvre sociale et religieuse. Leurs archives recèlent des documents fondateurs et des actes légaux, de la correspondance, des annales, des plans de construction. Plusieurs communautés, même parmi les plus modestes et dans toutes les régions du pays, ouvrent un musée et donnent accès à leurs archives. Nous devons à leur vigilance et à leur compétence une grande partie de notre mémoire collective.

À partir des années 1970, les congrégations font face à une diminution rapide et constante de leurs effectifs. Au Québec, leurs établissements sont, pour la plupart, cédés à l'État, leurs couvents ferment.

Mortier et pilon en laiton, datant du 17^e siècle.





Retable principal de la chapelle des Ursulines de Québec.

Très tôt, la gestion de leurs archives et collections d'objets dépasse les capacités de religieuses et religieux de moins en moins nombreux. Après un premier regroupement à la maison-mère, il faut penser à la transmission de ces biens. À qui? De quelle façon? Avec quels moyens? Parfois aidées par les autorités gouvernementales, les congrégations trouvent des solutions innovantes et inspirantes. Certaines se regroupent pour créer des centres d'archives ou pour rassembler les objets de leurs collections. Parmi elles, les Augustines de la Miséricorde de Jésus sont les

instigatrices d'un projet en voie de faire école.

L'exemple des Augustines

Les Augustines de Dieppe, en France, fondent en 1639 le premier hôpital du pays, l'Hôtel-Dieu de Québec. Cette communauté de soignantes sera à l'origine de onze autres établissements au Québec. Au fil des siècles, elles accumulent un kilomètre linéaire d'archives et livres anciens et plus de 50 000 objets de collection issus de leur vie quotidienne, de leur vie de prière et des soins aux malades. Leur collection médicale raconte plus de trois siècles d'innovation scientifique et technique dédiée aux soins et au soulagement de la souffrance.

Confrontées à la diminution de leurs effectifs, les Augustines se voient dans l'obligation de fermer progressivement leurs monastères, alors que leurs hôpitaux sont tous pris en charge par l'État québécois. Elles constituent, au bénéfice de la population, une fiducie d'utilité sociale à qui elles cèdent leurs archives et collections et le monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec. Avec l'aide financière des gouvernements, la fiducie construit une réserve muséale et aménage dans le monastère un centre d'archives. Un organisme sans but lucratif assure la gestion des lieux.

Les espaces anciens sont convertis en musée, qui sera ouvert au public le 1^{er} août 2015, soit 376 ans exactement après l'arrivée des premières Augustines. Les 65 chambres que les sœurs occupaient sont offertes pour un séjour à toute personne qui souhaite en expérimenter le calme et la beauté. Tous ceux et celles qui visitent ou séjournent au monastère font l'expérience d'un patrimoine de première importance et d'un lieu habité depuis plus de 375 ans.

Du couvent au musée

Parmi les objets de collection provenant des congrégations religieuses, certains sont issus du monde du sacré. Ils ont servi à la prière, aux dévotions et aux rites liturgiques. S'ils perdent leur usage en passant au musée, ils ne perdent pas leur capacité d'évocation. Ils témoignent de la foi de ceux et celles qui leur ont donné une place dans leur vie et racontent leur histoire.

Une fois entré dans la réserve d'un musée, l'objet n'est plus dans un contexte sacré, mais il demeure un objet d'exception. Comme toute pièce de collection, il est manipulé avec soin, rangé de façon à assurer sa sécurité et sa conservation. Lorsqu'il est exposé, il est placé en vitrine sous un éclairage qui le magnifie. Ses valeurs artistiques, ethnologiques, historiques sont mises en évidence. Il participe à un récit muséographique, il devient objet de mémoire de l'univers d'où



En haut, à gauche : Cet inhalateur datant du 19^e siècle était employé pour le traitement des infections respiratoires.

En haut, à droite : Cet ophtalmomètre datant du début du 20^e siècle servait d'outil diagnostique.

En bas, à droite : Un pot de pharmacie datant de la première moitié du 18^e siècle.

En bas, à gauche : Les instruments de cette trousse de chirurgie auraient été utilisés pour retirer les balles du corps des soldats blessés lors de la bataille des Plaines d'Abraham, en 1759.



il est issu et rend hommage au talent de l'artiste ou de l'artisan qui l'a réalisé. Le regard différent que pose le traitement muséal contribue d'une autre manière à la « sacralisation » de l'objet religieux.

La croisée des chemins

Avec la fermeture des couvents et monastères dans une période

aussi brève, de nombreux objets et d'importantes archives risquent de disparaître s'ils ne sont pas pris en charge par des institutions compétentes. Des congrégations trouvent actuellement des solutions innovantes en ce sens. D'autres cherchent des partenaires pour y arriver. Le défi reste entier pour la plupart d'entre elles. Avec le décès des porteurs

de mémoire, s'éteint aussi la compréhension de ce que représente ce patrimoine pour ceux et celles qui l'ont fréquenté. Au regard de la moyenne d'âge élevée des religieux et religieuses, la prochaine décennie sera déterminante pour la préservation d'un héritage conservé dans un état impeccable et dont on méconnaît souvent la valeur inestimable. 🐼

AU CŒUR DE L'HISTOIRE



Lors d'un tournage, sous le regard de Wina Forget, le documentariste Robert Majewski ajuste sa caméra pendant que son partenaire Julien Gagnon-Rouillard installe un microphone au col du chandail de Louis-Phillippe de Grandpré.

Rapprocher les Canadiens grâce au projet Portage

L'initiative audacieuse de la Fondation Molson permet de faire découvrir l'histoire du Canada français à de nouveaux publics. *par Janet Walker et Brooke Campbell*

En 2017, la Société Histoire Canada a lancé une initiative de cinq ans, le projet Portage, pour raconter les histoires des Canadiens français. Notre objectif? Favoriser l'échange d'idées et de langues, et ouvrir de nouveaux horizons aux prochaines générations d'historiens canadiens.

En tant qu'organisation nationale établie à Winnipeg qui se consacre à l'histoire, il nous semblait que cette aventure dans laquelle nous étions prêts à nous lancer offrait des similitudes avec celle des voyageurs de la Nouvelle-France. Leur détermination à sillonner un réseau complexe de routes commerciales, tissant ainsi des liens entre les communautés et les régions, nous a servi d'inspiration pour notre propre mission.

Avec l'aide de sociétés d'histoire et de musées bien établis au Québec, et grâce à un investissement de la Fondation Molson, la Société Histoire Canada a engagé un groupe de conteurs, de jeunes universitaires, de professeurs d'histoire et de conservateurs de grand talent pour donner vie au projet Portage.

La passion et le talent exceptionnel de cette communauté d'historiens et de conteurs du Québec sont mis en évidence dans les projets que vous pourrez parcourir sur notre site Web à HistoireCanada.ca. Ces projets, qui comprennent la série vidéo primée *Chroniques montréalaises*, nous font découvrir des thèmes variés, de l'Expo 67 au quartier Red Light de Montréal, en passant par les fouilles archéologiques qui ont mis au jour le premier édifice du Parlement au Canada. Nous avons offert aux auteurs et universitaires du Québec la possibilité de faire découvrir leur travail à plus grande échelle, fait appel à des documentaristes pour créer une série de capsules vidéo en ligne sur Les Basques, confié à un historien la tâche de rédiger une série d'articles sur l'histoire religieuse du Québec et recruté des historiens de

toutes générations pour écrire des articles pour ce magazine. Grâce au projet Portage, nous avons également appuyé des projets lancés par d'autres organisations qui se consacrent à l'histoire et créé une plateforme pour les aider à étendre la portée de leurs travaux à l'échelle nationale.

Nous sommes fiers de rapprocher les enseignants, universitaires et leaders anglophones et francophones dans le domaine de l'histoire dans le cadre de célébrations et d'événements annuels. Par le truchement des Prix d'histoire du Gouverneur général, que nous administrons, nous soulignons l'excellence en histoire et les contributions de nombreux lauréats provenant, entre autres, du Québec et d'autres communautés francophones ailleurs au pays.

Alors que nous achevons la cinquième et dernière année de la phase pilote de ce projet, nous célébrons nos succès : en effet, nous avons réussi à former un vaste réseau de partenaires et tissé des liens avec les Voyageurs Molson et des contributeurs qui ont fait découvrir des histoires très diversifiées sur le Canada, incluant celles se trouvant dans cette publication exceptionnelle, aux lecteurs, aux apprenants et aux leaders d'un peu partout. L'incidence de ce travail paraît évidente au sein d'une communauté en ligne en pleine croissance qui échange au moyen des médias sociaux, de bulletins numériques et de notre site Web, et dont les membres sont impatients de découvrir un contenu exclusif en français qui interpelle les francophones et les amoureux de la culture canadienne-française de partout au pays.

Nous aimerions beaucoup avoir de vos nouvelles. Vos idées et votre soutien nous encouragent à poursuivre cette aventure ensemble et à rapprocher et unir les Canadiens grâce à une meilleure compréhension de notre passé commun. 🐾



SOCIÉTÉ HISTOIRE CANADA

L'importance de comprendre notre propre identité par le truchement de l'histoire est au cœur de la philosophie de la Société Histoire Canada. Le travail de la Société, fondée en 1994 grâce au généreux soutien de la Fondation d'histoire de la Compagnie de la baie d'Hudson, consiste à faire connaître le passé diversifié de notre pays et à l'ancrer dans le contexte actuel, mais également à mettre en valeur les gens, les lieux et les événements qui nous unissent en tant que Canadiens.

La Société offre notamment aux Canadiens le magazine *Histoire Canada*, le magazine *Kayak, Navigue dans l'histoire du Canada*, le site HistoireCanada.ca et les Prix d'histoire du Gouverneur général.

CANADA'S HISTORY SOCIETY

The importance of understanding ourselves by examining our history has been an anchoring belief of Canada's History Society. Established in 1994 through the generous support of the Hudson's Bay Company History Foundation, we bring relevance and awareness to our nation's diverse past; illuminating the people, places, and events that unite us as Canadians.

The society's work includes: *Canada's History* magazine, *Kayak: Canada's History Magazine for Kids*, CanadasHistory.ca, and the Governor General's History Awards.



CANADA'S
HISTORY

HISTOIRE
CANADA

Kayak
1994-2015



MUSÉE
CANADIEN
DE L'HISTOIRE
-
CANADIAN
MUSEUM
OF HISTORY



LE MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE : UN INCONTOURNABLE

Le musée national d'histoire humaine du Canada accueille des gens de partout au pays dans son célèbre bâtiment, situé au cœur de la région de la capitale nationale. Venez y découvrir les événements, les réalisations, les gens, les objets et les trésors qui ont marqué l'histoire du Canada. Admirez la plus grande collection de mâts totémiques en salle au monde. Ne manquez pas la chance de visiter nos expositions spéciales de renommée internationale ainsi que la **salle de l'Histoire canadienne**, notre exposition emblématique!